



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Gm
33
24.3



Gm 33.24.3



Harvard College Library

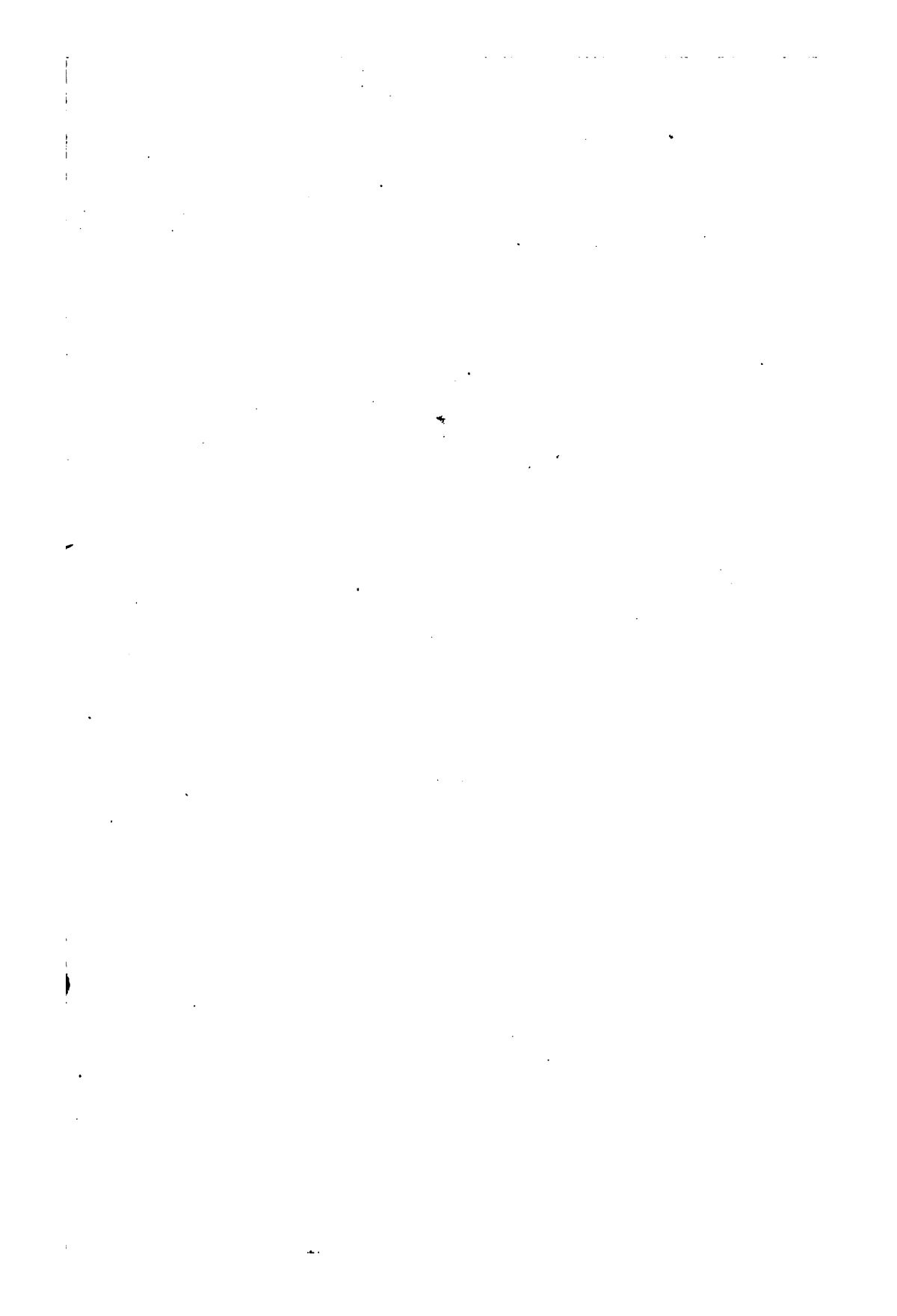
FROM THE

CONSTANTIUS FUND

Established by Professor E. A. SOPHOCLES of Harvard
University for "the purchase of Greek and Latin
books, (the ancient classics) or of Arabic
books, or of books illustrating or ex-
plaining such Greek, Latin, or
Arabic books." Will,
dated 1880.)

Received 26 April, 1899.





11421

LE LABOUREUR DE MÉNANDRE

GENÈVE
IMPRIMERIE W. KÜNDIG ET FILS

①

LE
LABOUREUR DE MÉNANDRE

FRAGMENTS INÉDITS SUR PAPYRUS D'ÉGYPTE

DÉCHIFFRÉS, TRADUITS ET COMMENTÉS

PAR

JULES NICOLE

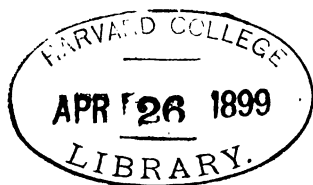
Professeur à l'Université de Genève.



BALE ET GENÈVE
GEORG & Co, LIBRAIRES-ÉDITEURS

—
1898

Gm 33.2.4.3



Constantius fund

*A mes maitres et anciens collègues
de l'Ecole pratique des Hautes Etudes
à Paris.*

*Témoignage de reconnaissance
et d'affection.*

Les fragments qui font l'objet de cette publication m'ont été gracieusement cédés l'hiver dernier par M. Georges Dattari, le numismate bien connu, dont la collection égyptologique est une des plus belles du Caire. Il les tenait d'un indigène qui disait les avoir apportés d'Abydos ¹.

Ces fragments, au nombre de six, sont du Ménandre et proviennent d'une de ses pièces les plus célèbres, le *Γεωργός*, dont ils nous ont conservé, partiellement du moins, quatre pages en deux

¹ Ce qui ne signifie rien du tout. Une des constatations pénibles auxquelles il faut bien se résigner, quand on a un peu fréquenté les Arabes ou les fellahs vendeurs d'antiquités, c'est qu'ils mentent presque toujours sur la provenance de leurs marchandises. Heureux encore quand ils s'en tiennent là ! Plus d'un a ensablé en quelque coin du désert, pour ménager à des voyageurs trop naïfs le plaisir coûteux de la découverte, des statuettes, des stèles ou des papyrus exhumés dans un autre district ou fabriqués par des spécialistes.

feuillet. La preuve sera vite faite. Deux des passages que l'on possédait déjà de cette comédie figurent dans nos papyrus, l'un textuellement (βουβῶν ἐπήρθη κ. τ. λ. *frag.* 98¹), sur le verso du premier feuillet, l'autre (ἀγρὸν εὐσεβέστερον κ. τ. λ. *frag.* 96), avec certaines différences de rédaction, sur le recto du second. Quant à l'homogénéité de l'ensemble, elle est tout aussi évidente : d'un bout à l'autre de ces textes, on voit apparaître les mêmes personnages et se développer les mêmes données dramatiques. Ils dérivent bien tous de la même pièce.

Je transcris d'abord chacune des quatre pages, en m'attachant à reproduire de la manière la plus exacte l'aspect qu'elle présente dans le papyrus. Je n'y change rien, sauf pour indiquer, en les soulignant, les lettres incomplètement lisibles et pour marquer par des points la place de celles qui ont tout à fait disparu. La lecture du texte viendra ensuite, telle du moins que je l'ai essayée. On aurait préféré sans doute une reproduction photographique ; mais elle n'eût guère été possible. L'encre a tellement pâli en plusieurs endroits, que je n'ai lu distinctement certains mots qu'après les avoir en quelque sorte devinés. Dans ces

¹ Pour la numérotation des fragments de Ménandre et des poètes comiques grecs en général, je reproduirai les chiffres du recueil de M. Th. Kock. (*Comicorum Atticorum fragmenta*, 3 volumes dont le dernier, celui des représentants de la comédie nouvelle, a paru en 1888 à Leipzig chez Teubner.)

conditions, un fac-similé offrait moins de garanties de fidélité qu'une copie minutieuse.

L'écriture des pages 1, 2 et 3 est d'une seule main. C'est une petite onciale légèrement penchée, nette et même élégante en général, assez négligée çà et là. La page 4, tracée par un autre copiste, est couverte d'une onciale plus droite et plus grosse, qui se rapproche souvent de la cursive. Fait curieux, on y relève peu de fautes d'orthographe, tandis qu'elles abondent dans les trois premières pages. Ces fautes tiennent surtout à une mauvaise prononciation, qui confondait l' ϵ avec la diphthongue α , l' \omicron avec l' ω , l' η avec l' ϵ . Ces confusions sont très fréquentes dans les textes grecs d'Egypte à partir du II^{me} siècle après J.-C., terme au delà duquel, d'ailleurs, le type des deux écritures ne nous permettrait pas de remonter. Peu ou point d'iotacismes ; pas trace d' ι ascrit. Le seul signe prosodique connu de nos copistes est l'apostrophe, pour indiquer les élisions ; encore n'est-elle pas employée très régulièrement. On trouvera du reste le détail des faits dans mes notes critiques.

FEUILLET I.

Hauteur : 17 cm., largeur 15 cm. La partie inférieure manque. Déchirures à droite et à gauche. En deux morceaux.

PAGE 1 (recto).

ς

προσιωνπραττων
υποφοβουμενος

δ . δοκουν

- 5 Θομειρακισκοσεναγρωδιετλει
 υμβεβηκοσωμ' απολοληκε
 μονεισκορινθονεπιπραξιντινα
 πονυκταγινομενητουσγαμουσ
 βανωμοιτουσθεευσεστεφανουσ
 ραθυονταενδονεκδιδωσιδε
10 πατηρομοπατριαγαρεστιμοι
 νυνιγυγαικοστρεφομενησ
 δεληφη..ναδεδυσφευκτωκακω
 απληνυτωσεχω
 ερασουθενφρασασ
15 λ.πωνδετοναμοντηνφιλατην
 αναδικησαιμ' ανουγαρευσεβος
 πτεινδεμελλωντηνθυρανοκνωπαλαι
 κοιδαγαρτοναδελφονεινυνεξαγρου
 υθ'αδ' επιδημειπανταπρονοεισθαιμ' εδει
20 λλ' εκποδωναπειμικαιβουλευσομαι
 τουτ' αυθ' οπωςδειδιαφυγεινμετονχαμον
 λλ'ωσπροσενουνωφιλιννατουσλογουσ
 ρευμενησεπανταταμαυτησλεγω
 οισδ' εγωννυειμικαινητωθεω
25 υγ' ακουουσ' ωτεκνονμικρουδεω
 σχατον

En haut, à droite, le chiffre ζ = 6 marque le numéro de la page. Des trois premiers vers, il n'y a plus que les dernières syllabes. Le premier vers finissait par *προσιῶν πράττων*, le second par *ὑποφοβούμενος*. Ce qui nous reste du troisième rentre parfaitement dans le court passage du *Γεωργός* que cite un grammairien anonyme (*Bekker. Aristot. Anecd.* 1380; *Cramer. Anecd. Ox.* IV 363, 24):

ἦν δ' οὐ πονηρὸς οὐδ' ἐδόκειν

« Je n'étais pas méchant et je ne passais point pour tel. »

La quantité de ce fragment, comme celle de *προσιῶν πράττων*, au vers 1, montre que ces trois vers appartenaient à une monodie ou canticum. L'écriture, large et droite, les distingue du monologue iambique qui suit immédiatement.

Ce monologue, interrompu seulement aux vers 7 et 8, va jusqu'au vers 21. La scène se passait à Athènes ou dans une bourgade de l'Attique, devant la maison d'un père de famille, qui possédait aussi un bien à la campagne. Son fils aîné revient de Corinthe. Il est porteur d'un secret ou d'une nouvelle qu'il voudrait dérober à la connaissance de son jeune frère.

Vers 4-6. Je lis en complétant :

[ἀλλ' εἴ]ς' ὁ μειρακίσκος ἐν ἀγρῷ διετέλει,
[μὴ εἰδώς τὸ σ]υμβεβηκὸς ὁ μ' ἀπολώλεκεν
[ἀπόδη]μον εἰς Κόρινθον ἐπὶ πράξιν τινα.

· « Ah ! si le jeune homme pouvait rester à la
« campagne, dans l'ignorance de l'événement qui
« m'a porté un coup mortel, tandis que je faisais
« le voyage de Corinthe pour une affaire. »

Les vers 7-8 ont beaucoup souffert, le vers 8 en particulier, qui est absolument amorphe. Il faut chercher la cause de cette profonde altération dans l'état du manuscrit que notre copiste avait sous les yeux et qui devait offrir nombre de ratures, de transpositions et de surcharges, au milieu desquelles il n'a pas su se retrouver. Pour essayer de démêler ce texte enchevêtré, descendons jusqu'au vers 9 :

[τὸν πατέ]ρα θύοντ' ἔνδον, ἐκδίδωσι δέ

Le voyageur n'est pas encore entré chez lui, puisqu'il ignore, malgré l'intérêt qu'il aurait à le savoir, si son frère est ou n'est pas au logis : comment comprend-il tout à coup que son père célèbre un sacrifice dans l'intérieur de la maison ? L'explication la plus naturelle, c'est qu'il l'entend de la rue donner des ordres pour la cérémonie. J'attribuerais donc au père de famille le vers 7 et la moitié du vers 8, et je lirais ainsi, sans prétendre arriver à autre chose qu'un à peu près :

Le père à un esclave :

ὑπὸ νύκτα γιγνομένη[ν τελοῦμεν] τοὺς γάμους·
[λα]βέ στεφάνους [σύ γ'

Le fils :

αισθ]άνομαι[νῆ]τοὺς θεοὺς

[τὸν πατέ]ρα θύοντ' ἐνδον.

« C'est à la nuit que nous célébrons ces noces.
« Toi, prends des couronnes. — Par les dieux !
« j'entends la voix de mon père : il offre un sacri-
« fice dans la maison. »

Ce qui suit, jusqu'au vers 11, présente moins de difficultés.

ἐκδίδωσι δέ

[τὴν παῖδ' ὁ]πατήρ· ὁμοπατρία γάρ ἐστί μοι
[. . . ὑπὸ τῆς]νυνὶ γυναικὸς τρεφομένη
[μητρὸς δ' αἰ]δελφῆ[ς.

« Mon père marie sa fille. Car j'ai une demi-
« sœur..... élevée par celle qui est aujourd'hui la
« maîtresse de la maison, par la sœur de ma mère. »

J'ai laissé en blanc le premier mot du vers 11. C'était peut-être ἐνδον, plus probablement Φιλιννα (Φίλινν'), le nom de la fiancée, lequel se retrouve plusieurs fois dans nos fragments.

Au vers 12, mon supplément est très conjectural.

La phrase suivante, jusqu'à φράσας (v. 14) est bien mutilée : il manque toute la moitié gauche des vers 13 et 14. Ce qui en reste, aidé du contexte des vers 15-21, est heureusement assez signi-

ficatif, et l'on peut, sans grande chance d'erreur, reconstituer à peu près, sinon la lettre, du moins le sens de l'ensemble. Je propose sous toutes réserves :

ἵνα δὲ δυσφεύκτω κακῷ

[μὴ ἀλῶ, τιν' εὖρηχ' ὁδόν] ἀπλήν· οὕτως ἔχω·
[ἄπειμι περὶ] ἔρας οὐδέν φράσας

« Pour échapper à un danger si menaçant, j'ai
« trouvé un moyen simple — tel est mon caractère :
« Je m'en irai sans avoir parlé de..... »

A signaler en passant l'emploi du mot *δύσφευκτος*, dont la grécité avait toujours paru douteuse.

Au vers 14, les deux syllabes *έρας* terminent peut-être un nom de femme (*Γλυκέρας?*). A coup sûr, il y en avait une dans l'histoire que le jeune voyageur n'ose raconter à sa famille.

Les vers 15-21, qui finissent le monologue, sont à peu près intacts.

[εἴμ' ἀπο]λιπὼν δὲ τὸν γάμον τὴν φιλότινον
[Φίλιν]αν ἀδικήσαιμ' ἄν· οὐ γάρ εὐσεβές.
[κό]πτειν δὲ μέλλων τὴν Ψύραν ὀκνοῖ πάλαι·
[οὐ]κ οἶδα γάρ τὸν ἀδελφόν; εἰ νῦν ἐξ ἀγροῦ
[ἐ]νθάδ' ἐπιδημεῖ, πάντα προνοεῖσθαι μ' ἔδει.
[ἄ]λλ' ἐκποδὸν ἄπειμι καὶ βουλεύσομαι
τοῦ· αὖθ', ὅπως θεῖ διαφυγεῖν με τὸν γάμον·

« Je m'en irai. Mais si je plantais là ce mariage,

« je ferais tort à ma chère Philinna, car ce serait
« une offense aux dieux. Frappons à la porte.
« J'hésite et n'en finis pas. C'est que je connais
« mon frère. S'il est revenu de la campagne, s'il
« est ici, il me dira que j'aurais dû tout prévoir.
« Je vais gagner le large et délibérer tout juste-
« ment sur les moyens à prendre pour échapper à
« ce mariage. »

Les vers 22-26 ouvrent une scène nouvelle. On voit paraître Philinna, la jeune fille déjà nommée dans le monologue, et une femme d'un certain âge. Elles continuent un échange de confidences. C'est la plus âgée des deux amies qui prononce la seule phrase que nous ayons encore du début de la scène.

[ἀλ]λ' ὡς πρὸς εὖνον, ὃ Φίλιννα, τοὺς λόγους
[π]οιουμένη σε πάντα ταῦταυτῆς λέγω,
[ἐν]οῖς τ' ἐγὼ νῦν εἰμι, καὶ νῆ τῷ θεῷ
[ὡς σο]ῦ γ' ἀκούουσ', ὃ τέκνον, μικροῦ δέω
[ἐ]σχατον

« C'est en comptant sur ton amitié, Philinna,
« que je te dis toutes mes affaires et la situation
« où je me trouve aujourd'hui. Et par Déméter et
« Coré, quand tu me racontes aussi ton histoire,
« comme je suis près, ma fille, de..... »

PAGE 2 (verso).

La page 2 a été beaucoup moins maltraitée que

la page 1, les déchirures du papyrus n'ayant enlevé que les marges avec une partie du 1^{er} vers et des deux derniers. Cependant, l'encre tenant toujours moins sur le côté des fibres verticales, l'écriture n'est plus aussi nette; certaines lettres ont même tout à fait disparu. On remarquera, aux vers 5, 10 et 23, deux points superposés indiquant un changement de rôle à l'intérieur du vers. Le copiste a oublié ce signe en plusieurs endroits.

και φθασαι γρα.....

- οκλαινετοσγαρουτομειρακιον....
 ριεχεταιπρωηνποτ'ενταισαμ.....
 ακ.πτωνδιεκοψετοσκελσχηρησ..ποσω
 5 ιαλαιν'εγω : θαρρειτοπερασδ'ακουεμον
 αποτουγαρελκουσωιστριαιονεγενετο
 βουβωνεπηρθητωγεροντιθερματα
 επελαβεναυτονκαικακωσεσχευπανυ
 αλλ'εκκορη.ειησσυγ'οιαταγαθα
 10 ηκεισαπαγγελων:τιωπαγραιδιον
 ενταυθαχρειασγενομενησαυτωτινοσ
 κ...εμ.νοσοιμενοικεταικαιβαρβ..οι
 εκ...ισκεινοσεστινοιμοιζεινμ...ον
 κ...εχαπαντεςοδεσσοσυιοσεχημ....
 15 ν.μισασεαυτουπατερα.νρ..α.....
 ηλειφενεξετριβεναπεν.ζενφαγειν
 πρεσσεφερειπαρεμυθευ'οπανυφαυλωσεχει
 αζ.ντ'ανεστησ'αυτονεπιμελουμενον
 λ.χ.τεκ..ννητονδι'ευδηταγ'ουτωσει

- 20 αβ. γ. παρ αὐτοῦ ἐν δόμῳ καὶ σχολῇ
 ἀπαλλαγείσθαι κελλήσκει κακῶν
 τίς ἐστὶ σκληρὸς τοιοῦτος γερωντωβίῳ
 ἐκ τοῦ ταπράγματ' ἀνακρούει· τίνα
 οὐ γὰρ παντ' ἀπ' αὐτοῦ ἀγνοῶν ἴσως
 25 μεν οὐδε τοῦ νεᾶ....
 ἡ σὰ δ' ἐλφ' ἡσ.....

Ce texte est détaché d'une seule et même scène où deux personnages sont en présence : la femme d'un vieux propriétaire rural du nom de Chrésippe, séparée de son mari depuis un certain temps, et un messenger, esclave probablement. Celui-ci apporte des nouvelles qu'à son arrivée il déclare excellentes, et dont chacune, au commencement du moins, est en réalité très fâcheuse.

La fin du vers 1^{er} et ce qui suit, jusqu'à [πε]ρίεχεται (v. 3), fait penser que le messenger exhortait la femme de Chrésippe à conjurer elle-même les conséquences d'une des mésaventures qu'il venait d'annoncer. « Cléénète, dit-il, ne peut pas s'en charger. » Nous employons les lettres A = (ἄγγελος) et Γ = (γραῦς) pour distribuer les parties du dialogue entre les deux interlocuteurs.

- 2 Α. ὁ Κλεαίνετος γὰρ οὗ· τὸ μείρακιον....
 [πε]ρίεχεται. πρῶν ποτ' ἐν ταῖς ἀμ[πέλοις]
 σκ[ά]πτων διέκοψε τὸ σκέλος Χρήσ[ιπ]πος

Γ. ὦ

5 τάλαιν' ἐγώ.

A. Θάρρει, τὸ πέρας δ' ἄκουέ μου·
 ἀπὸ τοῦ γὰρ ἔλκους, ὡς τριταῖον ἐγένετο,
 βουβῶν ἐπήρθη τῷ γέροντι θέρμα τε
 ἐπέλαβεν αὐτὸν καὶ κακῶς ἔσχεν πάνυ.

« De Cléénète en effet, pas question : il est (trop)
 « occupé. L'autre jour, en piochant dans sa vigne,
 « Chrésilippe s'est abimé la jambe. — Malheureuse
 « que je suis. — Rassure-toi et écoute-moi jusqu'au
 « bout. A la suite de cette blessure, le troisième
 « jour, une tumeur se produisit en un certain en-
 « droit; la fièvre prit le vieillard et son état devint
 « fort grave. »

Au vers 2, le dernier pied manque : il faut lire
 peut-être λίαν. Aux vers 7-8 la phrase βουβῶν
 ἐπήρθη — αὐτὸν était déjà connue. Elle est citée
 plus ou moins complètement par divers auteurs ;
 par Zonaras et Suidas, qui la donnent simplement
 pour du Ménandre, sans dire qu'ils la tirent du
 Γεωργός, et par le Grand Etymologique, qui ajoute
 le titre de la pièce au nom du poète. Phrynichus
 a sans doute notre texte en vue, quand il reproche
 à Ménandre (*Epitom.* 831 éd. Lobeck) d'avoir em-
 ployé θέρμα pour θέρμη. Comme l'a fait observer
 M. Kock (*op. cit.* III, 30), Elieen a copié presque
 textuellement cette même phrase dans sa 2^{me} Lettre
 Rustique : Ἡμέρων ὁ μαλακὸς φελλεὶ ἐπέκοψε τὸ σκέλος
 πάνυ ἰχυρῶς καὶ θέρμη ἐπέλαβεν αὐτοῦ καὶ βουβῶν ἐπήρθη,

où l'on reconnaît aussi, mais beaucoup plus librement traités, les vers 3 et 4 de notre fragment.

V. 9-10 Γ. ἀλλ' ἐκκορη[θ]εῖς σὺ γ' οἷα τὰγαθὰ
ἦκεις ἀπαγγέλλων.

« Mais que la foudre t'écrase, toi, avec les bonnes
« nouvelles que tu viens annoncer. »

On savait par le témoignage des grammairiens que la malédiction singulièrement vigoureuse de la femme de Chrésilpe, l'ἐκκορηθεῖς σὺ γε, se lisait dans Ménandre. Le renseignement le plus complet se trouve chez le scoliaste d'Aristophane (*ad Pac.* 59), lequel s'exprime ainsi : ὥς που καὶ ὁ Μένανδρός φησι πολλάκις· ἐκκορηθεῖς σὺ γε. Il affirmait donc que le mot se rencontrait fréquemment dans le théâtre de Ménandre. Mais που et πολλάκις se contredisent. Suidas, qui a copié le même texte, retranche πολλάκις. M. Kock a conjecturé Παλλακῇ, le titre d'une des pièces de notre poète. L'hypothèse est ingénieuse ; elle reste vraisemblable : le scoliaste a pu citer une comédie pour l'autre, ou penser plutôt à l'une qu'à l'autre, le mot se trouvant dans toutes les deux. Quant à la signification exacte de ce juron, les Byzantins (Zonaras, Eustathe) traduisent par παντελῶς ἀφανισθεῖς, ou bien par ὡς κάθαρμα ἐκβληθεῖς. Je crains que ces équivalents ne soient encore trop honnêtes et que, dans sa colère, la femme de Chrésilpe ne dise ici un bien gros mot.

V. 10-13

A. σιώπα γράδιον.

ἐνταῦθα χρείας γενομένης αὐτῷ τίνος

κ... ἐμ.νος, οἱ μὲν οἰκέται καὶ βάρβ[αρ]οι

« εκ... ισ' ἐκεῖνος ἔστιν οἰμῶζειν μ[όν]ον

Le commencement des vers 12 et 13 n'est lisible qu'en partie sur le papyrus. Au vers 12 ἐμ.νος doit se lire très probablement αἰμονος. Il y avait là, se rapportant au substantif χρείας du vers 11, une épithète (καθ'αἰμονος?), du même groupe que διαίμων ἐξαίμων et les autres adjectifs en ων dérivés de αἶμα. Le narrateur ne répugne pas à entrer dans les détails circonstanciés de la maladie du vieillard. On s'en est aperçu déjà au vers 7.

La vue du sang rend naturel l'effroi des domestiques.

Pour le 1^{er} pied du vers 13, je conjecture ἐκύλισ' = ἐκύλισε, « il a roulé, dégringolé, c'est un homme fini. » L'emploi de l'actif ici constitue une faute de langage qui pourrait paraître étrange chez un attique. Mais ce sont des esclaves qui parlent, et le poète, en les appelant des βάρβαροι, à la fin du vers 12, nous a préparés à entendre une expression peu correcte sortir de leur bouche. Je traduis donc : « Tais-toi, la mère. » Alors il arriva qu'il fit du sang. Les esclaves s'écrient dans leur langage barbare : « Fini ! il ne nous reste plus qu'à le pleurer. »

On aurait un sens à peu près identique en supposant au vers 13 ἐκεῖσ' ἐκεῖνος « il part pour l'autre

monde. » L'espace vide dans le premier mot, entre le α et l' ι , semble un peu large pour une seule lettre ; mais les caractères sont très espacés au commencement des vers, en plusieurs endroits de cette page.

Les vers 14-18, qui figurent parmi les plus charmants du nouveau texte, n'ont subi que d'assez légères altérations.

$\kappa[\alpha\lambda\iota]\pi\omicron\nu \acute{\alpha}\pi\alpha\nu\tau\epsilon\varsigma \cdot \acute{o} \delta\acute{\epsilon} \sigma\acute{o}\varsigma \nu\acute{\iota}\acute{o}\varsigma \text{'Ε}\chi\epsilon\mu[\acute{\epsilon}\nu\eta\varsigma]$
 $\nu\omicron\mu\acute{\iota}\sigma\alpha\varsigma \acute{\epsilon}\alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon \pi\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho' \acute{\alpha}\nu\omicron[\rho\theta\acute{\omega}\sigma]\alpha\iota\ldots\ldots$
 $\eta\lambda\epsilon\iota\phi\epsilon\nu \acute{\epsilon}\xi\acute{\epsilon}\tau\omicron\iota\beta\epsilon\nu \acute{\alpha}\pi\acute{\epsilon}\nu[\iota]\zeta\epsilon\nu \phi\alpha\gamma\epsilon\acute{\iota}\nu$
 $\pi\rho\omicron\sigma\acute{\epsilon}\phi\epsilon\rho\epsilon \pi\alpha\rho\epsilon\mu\acute{\upsilon}\theta\epsilon\nu', \acute{o} \pi\acute{\alpha}\nu\upsilon \phi\alpha\acute{\upsilon}\lambda\omega\varsigma \acute{\epsilon}\chi\epsilon\iota,$
 $\alpha.\zeta..\nu\tau' \acute{\alpha}\nu\acute{\epsilon}\sigma\tau\eta\sigma' \acute{\alpha}\upsilon\tau\omicron\nu \acute{\epsilon}\pi\iota\mu\epsilon\lambda\omicron\upsilon\mu\epsilon\nu\omicron\varsigma.$

« Tous l'abandonnèrent. Mais ton fils Echémène
 « pensa qu'il était de son devoir de rendre la
 « santé à son père... Il s'empresse de l'oindre, de
 « le frictionner, de le laver, de lui apporter à
 « manger, de relever son courage, tâche bien in-
 « grate. A force de soins il l'a remis sur pied. »

Au vers 14 la leçon $\kappa\alpha\lambda\iota\pi\omicron\nu$ est douteuse. Il y avait peut-être $\kappa\acute{\alpha}\phi\upsilon\gamma\omicron\nu$. Au vers 15, j'ai écrit $\acute{\alpha}\nu\omicron\rho\theta\acute{\omega}\sigma\alpha\iota$. Dans la 2^me Lettre Rustique, imitée ou copiée en partie de cette scène, Elieen fait dire à un ami du malade : $\beta\omicron\upsilon\lambda\acute{o}\iota\mu\eta\nu \acute{\alpha}\nu \acute{\alpha}\upsilon\tau\omicron\nu \acute{\alpha}\nu\alpha\r\rho\rho\omega\sigma\theta\eta\nu\alpha\iota$. Ce dernier mot est-il l'adaptation d'un $\acute{\alpha}\nu\alpha\r\rho\rho\acute{\omega}\sigma\alpha\iota$ qu'Elieen aurait lu dans le texte du Γεωργός ? Le dernier pied du même vers manque. Était-ce $\pi\alpha\r\rho\acute{\omega}\nu$, ou $\lambda\chi\beta\acute{\omega}\nu$? — Vers 16 : du premier pied on ne lit plus

que $\nu\tau'$ à la fin, δ ou α au commencement ; au milieu, au-dessous de la ligne, on distingue le trait inférieur d'un ζ . Y avait-il $[\sigma\kappa]\alpha[\zeta][o]\nu\tau'$ *ἀνέστησ' αὐτὸν ἐπιμελούμενος*. « Il a fait marcher le pauvre boiteux en veillant sur ses pas » ? Le trait achèverait bien ce tableau touchant du jeune homme prodiguant au vieillard malade les marques d'une sollicitude toute paternelle.

Au vers 19, l'économie de la scène change brusquement. Jusqu'ici, c'était le messager qui tenait le dé, son récit n'étant interrompu que par les brèves lamentations de la femme de Chrésippe. Maintenant, les rôles sont intervertis. C'est la femme de Chrésippe qui a la parole, le messager coupant ses réflexions et ses plaintes de remarques sarcastiques, dont plusieurs sont dites aparté. A l'histoire des malheurs du mari, de son accident et de sa maladie, fait pendant le tableau de ses misères morales, de son incurie et de sa sottise. On pense à l'oraison funèbre d'Argan par Béline, dans le *Malade imaginaire*. L'effet comique est relevé par le contraste entre cette explosion de rancunes conjugales chez la bonne femme, une fois qu'elle sait Chrésippe hors de danger, et ses exclamations douloureuses à la nouvelle de l'accident. De toutes les coupures du dialogue, une seule a été indiquée par le copiste (v. 23). Mais je crois avoir retrouvé les autres. Des lacunes, qui vont s'élargissant au fur et à mesure qu'on se rapproche du bas de la page, entament le commencement des vers ; mais

l'ensemble est d'une homogénéité telle que l'on ne court pas de grandes chances d'erreur, sinon pour les termes, du moins pour le sens des restitutions. Il m'a semblé plus pratique de donner les miennes en même temps que la lecture du texte, après avoir discuté celui du vers 19, qui est d'une nature particulière. D'après le papyrus, il présenterait cette forme :

[κα]λὸν τέκνον νῆ τὸν Δί' εὖ δῆτά γ' οὗτος· εἰ

Evidemment, il y a là plus de substance qu'il n'en peut entrer dans un trimètre iambique. Le copiste en a fondu deux en un seul. Jusqu'à εὖ, nous avons le commencement de l'un ; le reste est la fin de l'autre. La mère applaudissait à la belle conduite de son fils : καλὸν τέκνον νῆ τὸν Δία ; le messager approuvait l'éloge dans une réplique dont nous n'avons plus que le premier mot. La femme de Chrysippe insistait ; puis elle exprimait le regret que son mari ne songeât pas à se retirer des affaires, en prenant son fils auprès de lui. Je renonce à compléter les deux vers ainsi mutilés.

19 Γ. [κα]λὸν τέκνον νῆ τὸν Δί'

A. εὖ.....

19^{bis}Γ. δῆτά γ' οὗτος· εἰ

20 [εἶχεν λ]αβὼν παρ' αὐτὸν ἔνδον καὶ σχολήν
[ἦγέ ποτ'] ἀπαλλαγείς δικέλλης καὶ κακῶν
[οὐ γάρ] τίς ἐστί σκληρὸς ὁ γέρονι τῷ βίῳ ;

A. [γυν]αικί[γ']

Γ. οὐ τὰ πράγματ' ἀνακρούει;

A. τινά

[οὔκ].

Γ. οὐχὶ παντάπασιν ἀγνοῶν;

A. ἴσως

25 [διὰ τοῦτ' ἔγν]μεν.

Γ. οὐδὲ τοῦ νεαν[ίου]

[μέλει ποτ' οὐδὲ] τῆς ἀδελφῆς [τῇ πατρὶ].

« Brave enfant, par Zeus! — Oui, il a bien (agi « avec son père.) — Oui certes, et (comme il serait « bon) que son père le prit avec lui, chez lui, et « s'y tint enfin tranquille, débarrassé de sa pioche « et de ses misères! N'est-ce pas un être difficile « à vivre que ce vieux? — Oui, pour sa femme. « — Ne remet-il pas toujours ses affaires au len- « demain? — Il en est qu'il ne remet pas. — « N'est-ce pas alors parce qu'il n'y entend rien? « — C'est peut-être pour cela qu'il s'est marié. — « Jamais ce père ne s'inquiète de notre garçon ou « de sa sœur. »

Le τινά [οὔκ] (v. 23-24) est dit à haute voix par le messager, qui pense au mariage de Chrésilippe, que celui-ci eût mieux fait de remettre indéfiniment; dans ἴσως [διὰ τοῦτ' ἔγν]μεν (v. 25-26), il exprime cette pensée plus nettement, mais aparté.

FEUILLET II.

Hauteur 12 cm.; largeur 15 cm. En quatre morceaux. Un cinquième a disparu, qui tenait le milieu du feuillet. La partie supérieure manque sur toute la largeur.

PAGE 3 (recto).

En haut, sur une longueur de huit vers, la marge de gauche a été arrachée avec les premières lettres de chaque vers.

- οστηνθυρανελθου.χκαικαλ...α.....
ζων' εξωτουτονειπειν:σαφρονω
γεφιλινα χαιρετω : τιχαιρετω
ζετωμενουντο..υτωσωνγαμειν
5 αροσουτοσηδικηκωστηνκορην
τοσουτουσκατατ....προσερχεται
θεραπωνεξαχρουδασβραχυ
ιμεταστωμεντιδ'ημινειπεμοι
μελει : καλονγ' ανεινηθηδια
10 αγρονγεωργεινευσε.....να
οιμαιφερειγαςμυρρ.....καλον
ανθητοσαυταταλλαδ.....η
απεδοκενορθωσκαιδικαιωσου....υ
αλλαυτοτομετρονοσυρροσεισενεγκρωισ
15 πανταοσαφερομενταυταπαντ'ειστουσγαμους

ωχαιρεπολλαμυρρηνηνυκκισυγ.
 ο.μεκεθεωρουνηγενικακαικοσμια
 γυναιτιπραττεισβουλομαισ' αγαθωνλογων
 μαλλονδεπραξεινεσομενωεαννοιθεοι

Le copiste avait d'abord écrit *μυρρηνη* au vers 16 et *αγαθois* au vers 18.

Le texte ne se partage pas en moins de quatre scènes. Comme celles des pages 1 et 2, elles se passent devant la maison du père de famille, toujours occupé aux préparatifs du mariage. De la 1^{re} scène, nous n'avons plus qu'un seul vers. Trois personnages sont en présence : une femme du nom de Myrrhiné, un jeune homme et un ami ou confident de celui-ci, peut-être son esclave. Myrrhiné, qui veut parler au maître de la maison, demande aux deux hommes s'il est chez lui. On l'invite à s'en informer directement :

v. 1 [πρ]ὸς τὴν Θύραν ἐλθούσα καὶ καλέσ[ασα]

Le vers précédent finissait probablement par *εἴσει τάχα* (Cf. *Aristoph. Plutus* v. 646), ou telle expression analogue.

« (Tu auras bientôt fait de le savoir), si tu t'ap-
 « proches de la porte et que tu appelles. »

Myrrhiné suit ce conseil et se retire vers le fond de la scène. Resté seul avec son ami, le jeune homme, qui n'attendait que ce moment, éclate en plaintes amères. Il vient d'apprendre que Philinna va se marier. Voici le dialogue qui s'engage. Nous

nous servons des lettres N = (νεανίας) et E = (εταῖρος) pour distinguer les parties.

N. [νῦν]

[τὸν ἀλα]ζόν' ἐξω τοῦτον εἰπεῖν ὅσα φρονῶ·
[τοῦτω]γε Φίλιννα· χαιρέτω.

E. τί χαιρέτω;

[οἰμω]ζέτω μὲν οὖν· τὸ[ν ο]ὔτω σῶν γαμεῖν.

5 N. [ὁ μι]αρός οὗτος ἡδίκηκῶς τὴν κόρην.

E. [χόλους] τοσοῦτους κατ[ά]τ[ι]θου· προσέρχεται
[αὐτῶν] ὁ Ξεράπων ἐξ ἀγροῦ Δᾶος· βραχύ
[θευρί] μεταστῶμεν.

N. τί δ' ἡμῖν, εἰπέ μοι

[τούτου] μέλει;

E. κελόν γ' ἂν εἴη νῆ Δία.

Les compléments aux vers 1, 2, 4 et 5 me paraissent s'imposer. Pour celui du vers 4, par exemple, le seul terme admissible après le τί χαιρέτω du vers 3 est bien l'antithétique οἰμωζέτω¹, souligné par le μὲν οὖν qui suit immédiatement.

¹ Le disciple du misogyne Euripide sacrifie ici à sa haine littéraire du mariage. Se marier en pleine santé ou mourir à la fleur de l'âge, c'est tout un pour lui; les deux accidents sont aussi tragiques l'un que l'autre. Dans ce genre de plaisanteries, un peu trop goûté des poètes de la comédie moyenne et de la nouvelle, la palme devait rester à Antiphane, qui fait dire à l'un des personnages de son Φιλοπάτωρ :

τί σὺ λίγεις; ἀληθινῶς
γεγάμηκεν; ὃν ἐγὼ ζῶντα περιπατοῦντά τε
κατέλιπον.

« Que dis-tu? vraiment, il s'est marié? Un homme qui était plein de vie, qui se promenait, la dernière fois que je l'ai vu! »

Aux vers 6, 7 et 8, mes conjectures ne sont que probables : on pourrait supposer ψόγους ou ξήλους au lieu de χόλους, τηδί au lieu de δευρί. Au vers 3, la leçon d'où provient celle du papyrus devait être τοῖτῳ γε Φιλιννα, malgré la mauvaise coupe du 2^{me} pied. Ménandre évite régulièrement cette forme d'anapeste, à part les cas où la 1^{re} syllabe est un mot qui fait corps avec le suivant. Un détail assez curieux vient à l'appui de mon hypothèse et prouve aussi que la faute remonte à une époque ancienne.

Dans le papyrus, Φιλιννα est écrit ici, et ici seulement, avec un seul ν, au lieu de deux. Pourquoi ? Un éditeur a voulu faire du second pied un tribraque, pour supprimer l'anapeste irrégulier qui figurait alors dans les textes. Le vrai remède consistait à rétablir l'ordre primitif des termes : Φιλιννά γε τοῖτῳ.

« Maintenant, je pourrai dire de ce fanfaron
« tout ce que j'ai sur le cœur. Elle, Philinna, elle
« est à lui ! Mes félicitations. — Tes félicitations !
« Tes condoléances au contraire. Se marier en si
« bonne santé ! — Ce misérable ! Après sa con-
« duite envers cette jeune fille ! — Calme tous ces
« transports de colère : voici Davus, leur esclave,
« qui vient de la campagne. Mettons-nous un peu
« à l'écart, ici. — Eh ! que nous importe, s'il te
« plait ? — C'est prudent, par Zeus ! »

Vers 10-15. Troisième scène. Entre Davus, l'esclave annoncé, suivi de son camarade Syrus. Ils sont chargés de fleurs et de feuillage cueillis à la campagne pour la noce qui se prépare dans la maison.

Une grande partie des vers 10-14 a disparu avec le cinquième fragment de ce 2^m feuillet. Mais nous arrivons à restituer presque complètement le passage ainsi mutilé, et cela grâce à une citation de Stobée (*Floril. LXVII. 5*). Je la transcris ci-dessous, en tenant compte des corrections que les meilleurs critiques ont apportées au texte assez altéré des vers du Florilegium,

ἀγρὸν εὐσεβέστερον γεωργεῖν οὐδένα
οἶμαι φέρει γάρ ὅσα θεοῖς καλὰ,
κιττὸν δάφνην· κριθὰς δ' ἐάν σπείρω, πάνυ
δίκαιος ὦν ἀπέδωχ' ἴσας ἂν καταβάλω.

« Je ne crois pas que personne cultive une terre
« plus pieuse. Elle produit toutes les fleurs chères
« aux dieux, du lierre, du laurier. Que j'y sème
« de l'orge, dans sa justice, elle me rend tout ce
« que j'en ai semé. »

Si nous comparons ce texte avec celui des vers 10-14 de notre papyrus, deux faits également remarquables nous frappent aussitôt. C'est d'une part la correspondance et de l'autre la diversité des deux textes. Ce double caractère ne s'explique qu'en admettant deux rédactions successives du

même passage. Nous aurons à examiner la question de savoir laquelle nous devons considérer comme la plus récente, comme la forme définitive de la pensée de l'auteur. En attendant, nous pouvons dire que la seconde rédaction n'avait pas éliminé la première, mais qu'elles ont coexisté parallèlement dans l'ensemble des manuscrits de Ménandre. Rien, d'ailleurs, ne nous autorise à croire que notre poète se fût borné à retoucher dans le Γεωργός ce passage seulement, ou que, de toute les pièces de son répertoire, il n'eût remanié que le Γεωργός. C'est le contraire qui est probable. Autrement dit, nous sommes conduits à cette conclusion d'une portée singulière, que Ménandre avait fait deux éditions de son théâtre, ou tout au moins de certaines parties de ce théâtre.

Reprenons maintenant les vers 10-14 du papyrus. La comparaison avec la citation de Stobée nous dicterait à première vue :

ἀγρὸν γεωργεῖν εὖσε[βέστερον οὐδέ]να
οἶμαι· φέρει γάρ μυρρ[ίνην κιττὸν] καλόν,
ἄνθη τοσαῦτα. τᾶλλα δ[᾽] ἄν τις καταβάλ[η],
ἀπέδωκεν ὀρθῶς καὶ δικαίως, οὐ[πλέο]ν,
ἀλλ' αὐτὸ τὸ μέτρον. κ..τ.λ.

« Je ne crois pas que personne cultive une
« terre plus pieuse. Elle produit du myrte, de beau
« lierre, toutes les fleurs que voici. Y sème-t-on
« autre chose, elle le restitue honnêtement, équi-
« tablement. La juste mesure, sans plus. »

Entre le vers 10 du papyrus ou de P, comme nous le désignerons pour abrégé, et le vers 1 du texte de Stobée ou de S, il n'y a qu'une simple différence de construction. L'ordre des mots dans P donne une coupe plus forte. Mais c'est un détail sans grande signification et, d'ailleurs, le copiste de P aimait à transposer.

Par contre, les vers 2-4 de S s'écartent beaucoup des vers 11-13 de P. J'avais néanmoins tiré de S le *τᾶλλα δ' ἄν τις καταβᾶλη*, complément du vers 12 de P, quand j'ai relevé ces mots dans le recueil des *ᾄτακτα* de Ménandre (*Kock, op. cit.* III, p. 236, n° 899). Le scoliaste d'Aristide (541, 31. *Dind.*), qui a extrait ce membre de phrase, se servait donc de la même édition de Ménandre que le copiste de P. Ainsi, à une époque relativement assez basse, cette édition partageait avec l'autre la faveur du public lettré ¹.

Le copiste de P a-t-il donné une transcription absolument conforme au texte qu'il avait sous les yeux? Il est permis d'en douter. Tel qu'il est ou qu'il était dans le papyrus, le passage de Ménandre ne semble pas offrir le développement complet de l'idée du poète. Davus commence par déclarer que « personne ne cultive de terre plus pieuse » *δ' ἄρ' ὄν εὐσεβέστερον*. Justifiant ensuite

¹ Au reste, l'analogie entre ce fragment et le vers 4 de S n'avait pas échappé à la perspicacité de Schneidewin (*Conj. crit.* 66).

cet éloge ironique, il dit que la propriété en question se couvre de fleurs et que, pour les autres produits, elle restitue scrupuleusement la mesure exacte de ce qui lui a été confié.

Si la seconde partie de cette justification ne laisse rien à désirer en clarté et en étendue, il n'en est pas de même de la première, et c'est sur celle-ci précisément que l'accent devrait surtout porter, puisqu'elle est la plus rapprochée du mot *εὐσεβέστερον*, autrement dit de la thèse à prouver. Dans le texte de Stobée, aucun sous-entendu; la forme est d'une précision parfaite : *φέρει γὰρ ὅσα θεοῖς ἄνθη καλά*, cette terre est pieuse, car elle donne toutes les fleurs chères aux dieux. Or, l'épithète de *κάλα* qui, en rapport avec *θεοῖς*, montre que l'abondance des fleurs fait honneur à la piété de cette terre, se retrouve dans P, à la fin du 10^{me} vers. Attribué à *κιττόν*, le *καλόν* peut sembler naturel : au fond, Davus s'attache à montrer sous des couleurs fâcheuses l'entreprise agricole de son maître, et la richesse du lierre n'a jamais été un indice de prospérité pour les arbres d'un domaine. Pourtant, je crois qu'il n'y a là qu'une convenance fortuite et que le texte de P est incomplet. Il s'est probablement passé ici quelque chose d'analogue à ce que nous avons constaté pour tels vers de la page 1. Dans le manuscrit que transcrivait le copiste de P, le passage correspondant présentait certaines difficultés de lecture — taches, mots raturés ou écrits en surcharge — qui l'ont

induit en erreur, entraînant de sa part des omissions et des transpositions. Voici, sauf une lacune considérable que je n'essaye pas de combler pour le moment, quel pouvait être le texte primitif :

- 10 ἀγρόν γενηγείν εὔσε[βέστερον οὐδέ]να
 11 αἶμαι φέρει γάρ [πᾶν ὃ τι τοῖς θεοῖς] καλόν,
 11^{bis} μυρρίνην [κίττον δάφνην]
 12 ἄνθη τοσαῦτα· τᾶλλα δ' [ἄν τις καταβάλ]η,
 13 ἀπέδωκεν κ. τ. λ

Ce qui confirme extérieurement mon hypothèse, c'est d'abord, à la même page, un peu plus haut, une lacune visible : au vers 9 le premier mot manque et le reste du trimètre est en retrait. C'est aussi et surtout le fait qu'au-dessus du mot καλόν, dans l'interligne, on lit très distinctement un φ. Si c'était un chiffre marquant le vers 500 de la comédie, il figurerait, non pas à cette place, mais à une certaine distance du texte, dans une des marges, et plutôt dans celle de gauche que dans celle de droite¹. Ce ne peut être qu'un signe critique (φυλακτέον ?), tracé après coup par le copiste, pour rendre le lecteur attentif à l'état défectueux du texte et le renvoyer, selon toute probabilité, à une correction notée sur le bord supérieur de la page².

¹ Voir dans les New Classical Fragments de Grenfell, p. 25 (Cf. Weil. Revue des études grecques, X, p. 7), la place occupée par le chiffre 600 à la marge d'un papyrus de Phérécyde.

² Voir un exemple tout semblable dans le Sinaiticus, à la dernière page de l'Evangile de St-Luc. (Wattenbach, Script. Græc. Specimina Tab. VI.)

De la rédaction P ou de la rédaction S, laquelle est la plus récente, laquelle, autrement dit, doit être regardée comme le remaniement de l'autre ? Une comparaison attentive montre que c'est la rédaction S. L'opposition entre le luxe des fleurs et la pauvreté des récoltes n'est indiquée dans P que d'une manière générale, ou, pour mieux dire, ce texte énumère bien les sortes de fleurs qui ornent la propriété, mais, quant aux produits utiles, il ne les désigne que par l'expression abstraite *τᾶλλα δ'ἄν τις καταβάλῃ*. Dans S, au contraire, le second terme de l'opposition est aussi concret que le premier : *κριθάς δ'ἔαν σπείρω κ. τ. λ.* et le tableau y gagne certainement en précision et en couleur. Autre indice : dans P, Davus nomme d'abord, au vers 11, le myrte *μυρρίνην*, puis le lierre et le laurier ; dans S, le myrte a disparu. On s'explique très bien ce détail, assez insignifiant en apparence, si l'on admet l'antériorité de P. *Μυρρίνη* est aussi le nom d'un des personnages de la comédie, de celui-là même qui vient de quitter la scène et qui va y rentrer. Cinq lignes plus bas (v. 16), le maître de la maison dira en l'apercevant : *ὦ χαῖρε Μυρρίνη*. Il y avait là un cas d'homonymie que le poète a jugé désagréable et qu'il a éliminé en seconde édition.

On a souvent signalé la source où Ménandre avait pris l'idée du discours de Davus. C'est dans le VIII^e livre de la Cyropédie (cap. 3. § 38), où Phéraulais, parlant à Sacas du travail acharné auquel il

a dû se livrer pour nourrir son père, s'exprime ainsi : ἐνθα δὴ ἐγὼ ἀντέτρεφον ἐκεῖνον ἕως ἔζη, αὐτὸς σκάπτων καὶ σπείρων καὶ μάλα μικρὸν γῆδιον, οὐ μέντοι πονηρόν γε ἀλλὰ πάντων δικαιοτάτον· ὃ τι γὰρ ἂν λάβοι σπέρμα καλῶς καὶ δικαίως ἀπεδίδου αὐτὸ καὶ τόκον οὐδέν τι πολύν. Or, en mettant en regard de ce passage de Xénophon les deux textes de S et de P, on se convaincra tout de suite que c'est le dernier qui porte le plus de traces d'imitation directe.

La question me paraît donc tranchée. Notre texte a précédé l'autre qui, fait assez notable, ne l'a pas supplanté. Nous avons déjà mentionné la citation du scoliaste d'Aristide ; mentionnons encore, au début d'une lettre d'Alciphron (III. 17), cette phrase évidemment inspirée du Γεωργός : εἰ γεωργεῖν ἐβούλου καὶ νοῦν ἔχειν, ὃ Θρασωνίδη, καὶ τῷ πατρὶ πεῖθεσθαι, ἔφερες ἂν τοῖς θεοῖς κιττὸν καὶ δάφνας καὶ μυρρίνας καὶ ἄνθη ὅσα σύγκαιρα¹, καὶ ἡμῖν τοῖς γονεῦσι πυρούς κ. τ. λ. L'énumération des fleurs est complète ici comme dans P. Elle est complète également dans le discours d'un des historiens sophistes du II^e siècle dont Lucien s'est moqué, (*Quomodo. hist. scrib. sit cap.* 19) : ἐς οἶον ἄνθρωπον κατέφυγε, κιττοῦ καὶ μυρρίνης καὶ δάφνης εἰς αὐτὸ συμπεφυκότων κ. τ. λ. L'hémistiche de Ménandre était devenu un lieu commun.

¹ Le σύγκαιρα d'Alciphron nous rendrait-il le commencement du vers 11 bis de notre scène : αἰ καὶ ὥραν, justo quoque tempore ?

Dans la seconde édition, l'expression indéfinie ἄν τις καταβάλη de P a été remplacée par σπείρω et καταβάλω à la première personne. Meineke pensait que ces verbes avaient pour sujet le propriétaire lui-même, le γεωργός. Avant de savoir que c'était l'esclave, on pouvait être bien sûr que ce n'était pas le maître. Si notre poète avait imaginé un agriculteur parlant avec cette philosophie enjouée du néant de ses bénéfices, il n'aurait guère fait honneur à la fameuse prosopopée d'Aristophane de Byzance « O Ménandre, ô vie humaine, lequel « de vous deux a imité l'autre¹? »

Les dernières paroles de Davus n'offrent pas de difficultés.

V. 14. ὁ Σύρος εἰσένεγγ' ἑμῶς
πάνθ' ὁ[πό]σα φέρομεν· ταῦτα πάντ' εἰς τοὺς γάμους.

« Cependant, Syrus, porte là-dedans toute notre
« charge. Tout cela est pour la noce. »

Suit la scène quatrième et dernière. Davus et Syrus entrent dans la maison. Myrrhiné revient sur le devant du théâtre. Parait le maître du logis, l'οἰκίας δεσπότης, qu'elle a fait appeler.

v. 16. Ο. ὦ χαῖρε πολλὰ Μυρρίνη
M. [πά]νυ καὶ σύγε
οὕνεκ' ἐξεώρουν γεν[ν]ικά [τε] καὶ κόσμια.

¹ Les nos 108 et 109 du recueil des fragments anonymes contiennent une transposition charmante de ce passage du Γεωργός. Là, c'est bien le paysan qui se plaint de l'ingratitude de son champ. Il en plaisante, mais de quel autre ton !

O. γύναι, τί πράττεις ;

M. βούλομαι σ' ἀγαθῶν λόγων

μᾶλλον δὲ πράξεων ἐσσομένων, ἐάν οἱ θεοί....

« Eh ! Myrrhiné, je te souhaite bien de la joie.
« — Je t'en souhaite aussi beaucoup, à toi pour
« qui je faisais de beaux et nobles rêves. — Femme !
« qu'est-ce qui t'arrive ? — Ce que nous allons dire
« ou plutôt faire, si les dieux (le permettent), n'aura
« rien que d'heureux, et je voudrais que tu..... »

PAGE 4 (verso).

C'est la plus maltraitée des quatre. Outre la grande lacune du milieu, que nous n'avons pas la ressource de combler à l'aide de passages déjà connus, comme c'était le cas pour la partie correspondante de la page 3, le texte a souffert de nombreuses mutilations. Le commencement des dix premières lignes a disparu avec la marge de gauche ; de plus et surtout, l'usure a complètement enlevé la couche superficielle du papyrus en maint endroit ; enfin, l'écriture étant très peu soignée et très peu nette, le déchiffrement de telle ligne reste tout à fait incertain. Circonstances d'autant plus fâcheuses que, à en juger par ce que nous pouvons lire, le nœud de l'intrigue, la scène décisive, se trouvait-là. Ajoutons que le copiste a négligé partout les deux points superposés qui, aux autres pages, marquaient plus ou moins ré-

gulièrement les changements de rôle à l'intérieur
des vers

- νισμα..η..οσ
εμβαλλοντοσσου.οσαι
-μεπαθεντικοινονκαιχριν
σεπιμελειασθωσετ'εκπαντοσλογου
- 5 ...ναυτοναποδουαιμονωπ'..καιγερων
..α..εσχετηνγαρπαιδ'υπεσ...αιγαμειν
..εφαλιονεστιτουτουπαντοσλογου
...εισινηθηδευρ'απεισινεισαγρου
..γ..σλαβων.υσ.σθ.....χομενοι
- 10 σησνουθετησ.....
απ.....ιασπαιδ.....ισωσ
..ξεινοπα...ημι.....τεθυστυχειν
...γεστισεξειτουσερωντασεσ.ιδε
....σειστοτοιουτ'ευκτονητε..μια
- 15 ...γελισασθαιτα..εγωγ'εβ.υλομην
...ωσωπολλακαισυγετιπεπο.θασ-εκνον
...ριπατεισ.τροβουσασασχειραστιγαρ
..λιν'απορουμινυντιποησ..μεδει
...ιτινοσηπαισεστιτουωκουδενι

Nous avons ici deux scènes distinctes. Dans la
première (vers 1-16), Philinna et une autre femme
plus âgée reçoivent les avis et les instructions
d'un troisième personnage; dans la seconde scène
(vers 16-19), elles demeurent seules en présence.

- V. 2-6ἐμβαλόντος σοῦ γ'οσαι
.....[πάθη]μ' ἔπαθέν τι κοινόν καί χάριν

[τῇ]ς ἐπιμελείας δάσετ' ἐκ παντὸς λόγου,
 [δέο]ν αὐτὸν ἀποδοῦναι μόνῃ, 'π[εῖ] καί, γέρον,
 [τί] ἄ[ν] ἔσχε; τὴν γὰρ παῖδ' ὑπέσ[χητ]αι γαμεῖν.

Ce n'est là qu'un essai de lecture, et je le hérисse de points d'interrogation, en laissant à de plus habiles l'honneur de compléter ce texte et d'en tirer un ensemble logique satisfaisant. La difficulté de la tâche tient moins encore à l'étendue des lacunes, qui sont relativement peu considérable, qu'à un rapport de sens très étroit entre ces vers et ceux qui précédaient. Tout ce que je devine, c'est qu'il y a là les dernières phrases d'un discours adressé à quelqu'un dont il s'agit d'apaiser la colère. Le 3^{me} personnage de la scène, on le voit par les vers suivants, a communiqué aux deux femmes un plan d'enlèvement ou de mariage clandestin. On lui a répondu en exprimant des craintes sur ce que ressentiraient les parents des coupables. Il réplique par un projet d'apologie, par les excuses ou les circonstances atténuantes qu'on pourra faire valoir. Comme semble l'indiquer le γέρον du vers 5, c'est le chef d'une des deux familles lésées qui devait entendre ce plaidoyer.

« (Tu l'excuseras), si tu penses ([εἰς νοῦν] ἐμβάλωντος « σοῦ γ') à toutes celles qui en ont fait autant. Il ne « lui est rien arrivé là que d'ordinaire, et vous aurez « toute raison de montrer, pour les soins qu'on a « pris, une reconnaissance dont il aura, lui, le « devoir de ne faire sentir les effets qu'à moi seul.

« Aussi bien, vieillard, qu'est-ce qui l'eût arrêté ?
« Il a promis le mariage à la petite. »

Vers 7-10. Le même personnage résume ses instructions aux deux femmes. Par malheur, le texte se dérobe au moment le plus intéressant :

[κ]εφάλαιόν ἐστι τοῦτο τοῦ παντός λόγου·
[ἐπάν]εισιν ἤδη δεῦρ', ἅπεισιν εἰς ἀγρόν
[ξεῦ]γος λαβών, [π]αύσ[ε]σθ[ε.....]χόμενοι.

« L'essentiel de tout ce discours, le voici : Il
« sera tantôt de retour ici : il partira pour la cam-
« pagne avec un attelage, vous vous arrêterez..... »

Quintilien (*Instit. or. III. 11. 27*), définissant les trois espèces de *capita*, trouve un exemple de la troisième dans ce passage du Γεωργός : « Tertio (modo) propositio cum affirmatione, ut dicimus *caput rei est*, apud Menandrum κεφάλαιόν ἐστιν. »

Nous perdons pied jusqu'au vers 12, où le texte redevient à peu près intelligible. C'est une des femmes qui émet des doutes sur la réussite de l'entreprise.

[ἐ]ξαιν ὁ πατήρ· ἡμῖ[ν] ἔπεται]τὸ δυστυχεῖν
[ἀ-ε]νές.

Les trois premiers mots terminent une phrase commencée au vers 11, dans lequel se trouvait l'auxiliaire μέλλει, accompagné d'un pronom à l'accusatif et de l'adverbe ἵσως, qui a subsisté seul.

« (Mais) peut-être son père (le) retiendra-t-il.
« Le malheur est acharné à notre poursuite. »

Le 3^e personnage dissipait ces craintes :

τίς ἔξει τοὺς ἐρῶντας· ἔστι δέ
[σκότο]ς εἰς τὸ τοιοῦτ' εὐκτόν ἢ τ' ἐ[ρη]μία

« Qui retiendra les amoureux ? Mais pour un coup
« pareil, souhaitons les ténèbres et la solitude. »
Puis il prenait congé.

V. 15-16. [εὐαγ]γελίσασθαι ταῦτ' ἔγωγ' ἐβ[ο]υλόμην·
[ἔρρ]ωσο.

« Je voulais vous annoncer ces bonnes nouvelles.
« Porte-toi bien. »

La plus âgée des deux femmes répondait, sans
répéter le verbe (cf. p. 3, v. 16) :

καὶ σύ γε πολλὰ¹.

« Porte-toi très bien. »

Après quoi, elle remarquait l'agitation de sa
compagne :

τί πέπονθας τέκνον;

v. 17. [τί πε]ριπατεῖς [σ]τροβούσα σὰς χεῖρας; τί γάρ
[Φι]λιν' ;

¹ Le papyrus a πολλὰ καὶ σύ γε, transposition qui rend le vers absolument faux. Il est très probable, sinon certain, qu'entre le vers 15 et le vers 16, le copiste a sauté une ligne. Dans le texte du papyrus, les adieux du messenger sont un peu brusques, et l'on attendrait plutôt ἔρρωσθε qu'ἔρρωσο, puis qu'il doit prendre congé de deux personnes. Je pense donc que son rôle comptait un vers de plus, lequel commençait par ἔρρωσθε, et que l'ἔρρωσο du vers suivant faisait partie de la réplique. L'œil du copiste a glissé du premier de ces deux mots sur le second.

« Qu'est-ce qui t'arrive, mon enfant? Pourquoi
« aller et venir ainsi en te tordant les mains?
« Qu'as-tu donc Philinna? »

La dernière phrase lisible est dite par la jeune
fille :

ἀπορούμαι νῦν τί ποιῆσαι με δεῖ.

[αἶμο]ι· τίνος ἡ παῖς ἐστὶ; τοῦτο κούδενί...

« Je ne sais maintenant ce qu'il faut que je fasse.
« Hélas ! Cette enfant, de qui est-elle fille? C'est
« à lui et à personne autre que... » Les trois der-
niers mots du vers 19 pourraient appartenir à une
réplique de la vieille femme.

L'émotion qui trouble si fort Philinna s'est em-
parée d'elle dès que le 3^e personnage a parlé de
la promesse de mariage faite à la jeune inconnue :
(v. 6)

τὴν γὰρ παῖδ' ὑπέσχηται γαμεῖν

En effet, les quelques lettres *ιασπαιδ*, encore dé-
chiffrables au vers 10, proviennent très probable-
ment de la question *ποιᾶς παιδός*, la même, avec
une légère différence de forme, que Philinna
s'adresse au vers 10, quand elle dit : *τίνος ἡ παῖς ἐστὶ*;

II

Que savait-on ou que supposait-on jusqu'ici de la comédie du Γεωργός? Quels renseignements nouveaux nos papyrus fournissent-ils? C'est ce qu'il nous reste à étudier.

On possédait huit fragments, dont les deux plus considérables comptent cinq vers chacun et qui forment un total de vingt-sept vers. Si nous y ajoutons les quelques mots transcrits par le scoliaste d'Aristophane¹ et les trois courtes citations que l'on rangeait parmi les ἄλλα de Ménandre, mais qui rentrent dans nos textes², nous aurons passé en revue tous les éléments déjà connus.

Des huit fragments, les deux plus étendus et un troisième de quatre vers (14 vers en tout sur 27) ont été choisis, ceux-là par Stobée, celui-ci par Orion, dans le nombre des γνῶμαι ou passages sentencieux qui émaillaient le Γεωργός, comme tout le répertoire

¹ ἐν πράγμασιν ἐν μάχαις, ad Plut. v. 652.

² ἐκκορηθείης σύ γε, page 2, v. 9. τᾶλλα δ' ἂν τις καταβάλῃ, page 3, v. 12; κεφάλαιόν ἐστι, page 4, v. 7.

de Ménandre. C'est dire qu'ils n'apprenaient pas grand chose sur l'action même de la pièce. Les autres proviennent bien de la partie proprement dramatique, mais l'apport en est très modeste.

Les hypothèses n'en avaient que plus beau jeu. Dans une épigramme de Fronton (*Anthol. Pal. XII. 233*) où sont énumérées quelques comédies de Ménandre, le Γεωργός précède immédiatement la Περιχειρουμένη, dont le ressort principal était la jalousie, à ce que semble indiquer une autre épigramme de l'Anthologie Palatine (V. 218). Meineke en concluait que le protagoniste du Γεωργός était un jaloux. Et comme, dans un des Dialogues de Courtisanes (8. 1), Lucien parle d'un amant ombrageux du nom de Gorgias, le grand critique voyait là pour sa conjecture une confirmation d'autant plus éclatante qu'un certain Gorgias est nommé deux fois dans les fragments. Tout cela était à peine spécieux. Il faut en dire autant de l'idée qu'avait eue le même Meineke de chercher un des épisodes du Γεωργός dans un passage de Properce (II, 5, 21-25), notamment dans ce vers :

Rusticus hæc aliquis tam turpia prælia quærat.

Par contre, Quintilien (XI, 3, 91) nous donne un renseignement positif et précis, quand il dit que l'exposition du Γεωργός était faite par une vieille femme « In expositione.... sermo mulieris... in Georgo incidit. »

Le nouveau texte comprend près d'une centaine

de vers. Cela seul le mettrait absolument hors de pair, puisque les pièces les plus largement extraites dans le recueil des fragments de Ménandre, le Πλόκιον, l'Υποβολιμαχίος, le Δύσκολος, les Ἀλιεῖς, le Μισογύνης, l'Ἀρρηφόρος, le Κισσαριστής, les Ἀδελφοί, sont loin d'atteindre ce chiffre. Pour ne prendre que les deux termes extrêmes de cette série descendante, nous avons 54 vers ou parties de vers du Πλόκιον et 21 seulement des Ἀδελφοί. Aucun des fragments non classés ne peut davantage entrer en lice, celui de Tisohendorf, le plus considérable de tous, ne comptant que 24 vers.

Ce qui assure à notre texte un second avantage plus grand encore que le premier, c'est la nature des éléments qui le composent. Au lieu du témoignage indirect de ces citations dues à des grammairiens ou à des anthologistes, que guidait dans leurs choix l'intérêt de tel ou tel passage pour la terminologie ou la syntaxe, pour l'histoire des idées morales ou philosophiques, enfin pour tout ce qui n'était pas le drame proprement dit, nous avons le témoignage direct d'un manuscrit de Ménandre, et nous avons aussi de véritables ensembles taillés en pleine intrigue. Nous possédons des scènes, nous voyons agir des personnages.

Le recueil des fragments n'en connaît qu'un seul : c'est Gorgias, que Meineke regardait comme le premier rôle, comme le type de paysan auquel la pièce devait son titre. Gorgias n'est pas

nommé dans nos textes. Ils nous fournissent en revanche de quoi dresser toute une liste, où nous voyons figurer Chrésippe, ses deux fils Cléénète et Echéménès, Philinna la jeune première, une autre femme du nom de Myrrhiné, deux esclaves, Davus et Syrus. A ces sept personnages s'en ajoutent d'autres qui gardent l'anonyme dans nos papyrus : la femme de Chrésippe, le messager qui lui apporte des nouvelles de son mari, le père de famille dont la maison occupe le fond de la scène, son fils aîné revenu de Corinthe, son fils cadet établi à la campagne, deux autres jeunes gens, dont l'un console l'autre d'avoir un rival plus heureux que lui, ce rival lui-même, une matrone, confidente de Philinna, enfin l'officieux qui les instruit toutes les deux du projet d'enlèvement. Nous arrivons, en vérité, à un total presque effrayant, qui nous reporte aux comédies les plus populeuses de l'ancien répertoire ; mais, d'abord, il est possible que tout ce monde ne parût pas sur la scène ; puis, nous aurons à voir s'il n'y a pas lieu de raccourcir cette liste formidable par de justes identifications entre les personnages anonymes et ceux qui sont nommés en toutes lettres.

Pour commencer, la nécessité d'une double identification me paraît ressortir d'un fait qui nous obligerait en même temps à relier entre elles deux parties de notre texte. Au vers 9 de la page 2, le messager qui raconte à la femme de Chrésippe la

maladie de son mari est interrompu par cette virulente apostrophe de son interlocutrice :

ἀλλ' ἐκκορηθεῖς σύ γ' εἶα τάγαθά
ἤκεις ἀπαγγέλλων.

Le messenger avait donc annoncé en entrant qu'il était porteur de bonnes nouvelles. Il en avait aussi de mauvaises qu'il débite d'abord, et la page finit avant qu'il ait justifié sa promesse. Or, au vers 15 de la page 4, le personnage anonyme qui vient de mettre Philinna et sa compagne au courant du mystérieux complot, leur dit, en prenant congé d'elles :

εὐαγγελίσασθαι ταῦτ' ἔγωγ' ἐβουλόμην

« Voilà les bonnes nouvelles que je voulais vous annoncer. »

Le rapprochement de ces deux passages nous autorise à penser, ce me semble, que les pages 2 et 4 contiennent deux parties d'une seule et même scène, que le messenger de la page 2 fait un avec celui de la page 4, que Philinna est présente à la première partie de la scène comme à la seconde, enfin que la vieille femme à qui le messenger parle du complot n'est autre que la femme de Chrésippe.

La scène précédente, où Philinna et la femme de Chrésippe étaient seules en présence, commençait probablement au vers 22 de la page 1, après la sortie du jeune voyageur :

ἀλλ' ὡς πρὸς εὖνουν, ὦ Φιλίννα, τοὺς λόγους
ποιουμένη κ. τ. λ.

Elle continuait à la page 2, mais l'espace de quelques vers seulement, jusqu'à l'arrivée du messenger.

Nous avons conservé, je crois, l'amorce de la scène qui s'ouvrait à ce moment-là. Ce serait le vers suivant, cité sans nom d'auteur ni titre de pièce par un grammairien anonyme (*FCA. III, p. 460, n° 287*) :

Δᾶος πάρεσσι· τί ποτ' ἀπαγγελῶν ἄρα;

« Voici Davus : que vient-il donc annoncer? »

Je ne puis alléguer à l'appui de cette conjecture que l'évidente convenance de ce vers à la situation et aussi le fait qu'il y avait un Davus dans le *Γεωργός*. Si elle est admise, nous identifierons les deux messagers, non plus seulement l'un avec l'autre, mais avec un troisième personnage. C'est l'esclave Davus, le même que l'on voit page 3 revenir de la campagne, qui raconte aux deux femmes la maladie de Chrésippe et leur communique le projet d'enlèvement.

Avant de continuer nos recherches sur le personnel de la pièce, je dois dégager les conséquences qui résultent, à un tout autre égard, du rapport que je crois avoir trouvé entre les pages 1, 2 et 4 du papyrus.

Le même épisode qui part des derniers vers de

la page 1 (feuillet I, recto), se développe dans les pages 2 (feuillet I, verso) et 4 (feuillet II, verso), la page 3 (feuillet II, recto) et les 21 premiers vers de la page 1 se rattachant à d'autres épisodes. Cela posé, les 4 pages se succèdent suivant l'un ou l'autre de ces deux ordres-ci :

1° Feuillet I, recto (p. 1), feuillet I, verso (p. 2), feuillet II, verso (p. 4), feuillet II, recto (p. 3).

2° Feuillet II, recto (p. 3), feuillet I, recto (p. 1), feuillet I, verso (p. 2), feuillet II, verso (p. 4).

Si nous admettons l'ordre n° 1, le manuscrit était un codex ou livre formé d'un certain nombre de cahiers, et nos deux feuillets représentent les deux moitiés de la dernière feuille ou feuille intérieure d'un de ces cahiers¹, les pages 1 et 3 étant écrites sur le côté extérieur de la feuille, les pages 2 et 4 sur le côté intérieur.

Si l'on admet, au contraire, l'ordre n° 2, le manuscrit était un *volumen* ou rouleau opisthographe, dont notre page 1 formait la dernière *σελίς* à l'extrémité droite du recto, et notre page 2 la première *σελίς* à l'extrémité gauche du verso, la page 3 se trouvant sur le recto, à gauche de la page 1, et la page 4 sur le verso, à droite de la page 2.

A priori, rien ne nous oblige à choisir une des deux alternatives de préférence à l'autre; mais, si

¹ Rien n'est changé à nos conclusions dans l'hypothèse d'un codex formé par la simple superposition de feuilles pliées en deux.

l'on examine de près la page 4, on remarque quelques lettres, sinon lisibles, du moins très visibles, tracées sur le bord droit, à une distance toujours la même du texte de cette page. Ces lettres, placées à intervalles réguliers, dans le sens de la hauteur, commençaient évidemment les lignes d'une autre page ou *σελίδς* écrite à droite de la page 4. Ce fait ne s'explique bien que dans l'hypothèse du rouleau opisthographe. La largeur extraordinaire de la marge de droite à la page 1 est d'ailleurs toute naturelle, du moment que nous avons là l'extrémité d'un rouleau.

Nous disions que la page 1 portait le chiffre 6. Le rouleau aurait donc compté en tout douze *σελίδες* et mesuré environ un mètre de longueur, en supposant, selon toute probabilité, que les colonnes avaient à peu près la même largeur. Il est impossible d'apprécier la hauteur moyenne des colonnes; mais, si grande qu'on se l'imagine, irait-on jusqu'à 50 vers par colonne, ce qui serait beaucoup, le texte complet de notre comédie n'entrerait pas dans un seul rouleau. Il y avait un second volume.

Pour revenir à l'ordre des scènes dans le papyrus, celle où Myrrhiné conversait avec les deux jeunes gens, l'entretien qu'ils avaient ensuite, l'entrée de Davus et de Syrus, le dialogue entre Myrrhiné et le père de famille, enfin tout le contenu de la page 3 précédait le monologue du voyageur et l'épisode dans lequel Philinna et la femme

de Chrésippe, après échange de confidences, entendaient les nouvelles et les avis de Davus. Rien n'empêche, d'ailleurs, qu'il n'y eût un intervalle plus ou moins considérable de l'une à l'autre de ces deux séries de scènes. La page 3 pouvait fort bien n'être pas contiguë à la page 1. C'est même assez probable : la conversation engagée entre Myrrhiné et le père de famille devait à elle seule comporter un développement qu'elle n'aurait pas eue, si la page 1 avait suivi immédiatement la page 3. Une ou plusieurs *σελίδες* d'intervalle au recto impliqueraient, il est vrai, un égal intervalle au verso, entre les pages 2 et 4 ; mais les explications de Davus sur le projet d'enlèvement tenaient certainement une grande place, et nous n'avons à la page 4 que la péroration de tout son discours :

κεφάλαιόν ἐστι τοῦτο τοῦ παντός λόγου.

Remarquons enfin à ce propos, toujours en partant de l'identification de Davus avec le messager de la page 2 et celui de la page 4, qu'il ne pouvait, et pour cause, apporter de message aux deux femmes avant son retour de la campagne, ce que l'on serait forcé d'admettre dans l'hypothèse du codex, où la page 2 précéderait la page 3. Il y a là un argument de plus en faveur de l'hypothèse du rouleau opisthographe.

Le héros de la comédie, le vrai *γεωργός*, n'était pas, comme le pensait Meineke, ce Gorgias à

qui s'adressaient les exhortations et les leçons de morale transcrites par Stobée (εὐκαταφρόνητόν ἐστι, Γοργία, πένης κ. τ. λ., p. 93) et Orion (οὗτος κρατιστός ἐστ' ἀνὴρ, ὦ Γοργία, p. 95). C'était bien plutôt le vieux Chrésippe, le paysan inséparable de sa bêche, parcimonieux et insouciant à la fois qui, en dépit de son âge et de sa femme, s'obstine à cultiver lui-même son bien et néglige pour le travail des champs le soin de sa famille. L'accident dont il est victime le tient longtemps éloigné de la scène. Il n'y paraissait probablement que vers la fin. Ainsi, dans les Grenouilles d'Aristophane, il suffit aux « coassantes filles des marais », aux « λιμναῖα τέκνα, » de chanter un seul chœur pour laisser leur nom au poème tout entier.

C'était Chrésippe, sans doute, qui disait les jolis vers cités par Orion (*Anthol.* 1, 19. frag. 97) et que ce grammairien donne expressément pour un passage du Γεωργός :

εἰμὶ μὲν ἄγροικος, καὐτὸς οὐκ ἄλλως ἐρῶ,
καὶ τῶν κατ' ἄστν πραγμάτων οὐ παντελῶς
ἐμπειρος, ὁ δὲ χρόνος τί μ' εἰδέναι ποιεῖ
πλέον.

« Je ne suis qu'un campagnard, je ne dirai pas
« le contraire, et n'ai guère l'expérience des choses
« de la ville; mais le temps est cause que j'ai ajouté
« quelque peu à ce que je savais. »

Le père de famille, dont il est question aux pages 1 et 3, apparaissait beaucoup plus tôt que le

vieux Chrésippe et tenait probablement beaucoup plus de place dans la comédie. La maison devant laquelle l'action se déroule est à lui; c'est son domaine que Davus cultive; nous l'entendons (p. 1) ordonner le sacrifice qui doit précéder le mariage de sa fille; nous le voyons (p. 3) engagé avec Myrrhiné dans une conversation qui était certainement un des épisodes les plus importants de la pièce.

Le préambule de cet entretien est solennel : Myrrhiné avait évidemment des choses sérieuses à lui révéler. Je fais ici toutes mes réserves sur les conjectures que je me permets de soumettre au lecteur, mais je crois soupçonner quelque chose des propos échangés entre ces deux personnages. Au vers 3 de la page 3, dans le dialogue des deux jeunes gens au sujet du mariage de Philinna, l'un des interlocuteurs, le rival malheureux du fiancé, s'exprime en termes indignés sur le compte de celui-ci :

ὁ μισρὸς οὗτος ἡδίκηκώς τὴν κόρην.

« (Il l'épouse, lui), ce misérable, après sa coupable conduite envers cette jeune fille. » Si « cette jeune fille » était Philinna, l'exclamation serait par trop naïve, le mariage ayant été considéré de tout temps et en tout pays comme la réparation par excellence. Il s'agissait d'une autre personne, la même peut-être que, dans la scène mystérieuse de la page 4, on appelle vaguement *τὴν παῖδα*.

Je suppose, ce qui est légitime, que le père de famille ignorait les torts de son futur gendre. Ne serait-ce pas pour l'en instruire que Myrrhiné, la mère ou la τροφός de la jeune fille, lui demandait audience avant la célébration du mariage? Nous y gagnerions la meilleure place pour trois des passages déjà connus, les deux fragments de cinq vers cités par Stobée et le quatrain cité par Orion (p. 93, 94 et 95; nous y gagnerions aussi de connaître le nom du père de Philinna. Le premier de ces passages aurait suivi de près le préambule de Myrrhiné. Elle était pauvre et devait s'attendre à voir suspecter les motifs de sa démarche :

εὐκαταφρόνητόν ἐστι, Γοργία, πένης
 καὶ πᾶν λέγει δίκαια· τούτου γὰρ λέγειν
 ἔνεκα μόνου νομίζεθ' οὗτος, τοῦ λαβεῖν.
 καὶ συκοφάντης εὐθὺς ὁ τὸ τριβώνιον
 ἔχων καλεῖται, καὶ ἀδικούμενος τύχη.

« On méprise volontiers le pauvre, ô Gorgias,
 « quelques justes raisons qu'il ait à faire enten-
 « dre. On croit que son seul but en parlant est de
 « toucher une somme. Celui qui porte un méchant
 « manteau a beau avoir à se plaindre, on dit tout
 « de suite que c'est un calomniateur intéressé. »

Puis venait la plainte contre le séducteur, dont Myrrhiné taisait d'abord le nom. Gorgias, sans défiance, jugeait sévèrement le coupable et se répandait en considérations philosophiques :

ὁ δ' ἠδικηκὼς ὅστις ἔσθ' οὗτός ποτε
τὴν ὑμετέραν πενίαν, κακοδαίμων ἔσθ', ἔτι
τοῦτ' ἠδίκηκεν οὗ τυχὸν μετελήψεται·
εἰ καὶ σφόδρ' εὐπορεῖ γάρ, ἀβεβαίως τρυφᾷ·
τὸ τῆς τύχης γὰρ ῥεῦμα μεταπίπτει ταχύ.

« Quel que soit celui qui a insulté à votre pauvreté, c'est, je le déclare, un misérable. Il a insulté à une condition qui pourra devenir la sienne. Qu'il possède toute la richesse qu'il voudra, son faste n'est pas sûr du lendemain, car la fortune a bien vite fait de changer de cours. »

Dans les quatre vers cités par Orion, Gorgias reçoit le conseil de calmer les transports d'une colère excessive :

οὗτος κράτιστός ἐστ' ἀνὴρ, ὦ Γοργία
ὅστις ἀδικεῖσθαι πλείστ' ἐπίστατ' ἔγκρατώς,
τὸ δ' ὀξύθυμον τοῦτο καὶ λίαν πικρόν
δεῖγμ' ἐστὶν εὐθὺς πᾶσι μικροψυχίας.

« L'homme supérieur aux autres, Gorgias, est celui qui sait le mieux se dominer quand on lui fait tort. Ces excès de colère et d'amertume sont, aux yeux de tous, la preuve immédiate d'une âme peu généreuse. »

Quand et par qui cette leçon de morale était-elle prêchée à Gorgias? Myrrhiné lui adressait-elle ces paroles en le voyant oublier toute sa philosophie dès qu'elle prononçait le nom du coupable.

ou bien était-il ainsi invité au calme dans la scène, nécessairement orageuse, où il apprenait l'histoire de l'enlèvement? La réponse ne semble pas facile. En tout cas, les révélations de Myrrhiné ne le décidaient pas à surseoir au mariage de Philinna, puisque son fils aîné l'entendait, l'instant d'après, donner des ordres pour la cérémonie.

Resterait à savoir ce qui se passait ensuite. La situation se compliquait beaucoup, comme nous pouvons en juger par les scènes des pages 1 et 4. Entre l'événement, le τὸ συμβεβηκός, dont le frère de Philinna prenait connaissance à son retour de voyage, et le mystérieux projet que Davus est chargé de communiquer aux deux femmes, il y avait, sans nul doute, une étroite relation. Le fiancé, probablement un des fils de Chrésippe, car ce n'est pas pour rien que Ménandre a mis en présence la famille du vieux paysan et celle de Gorgias, se trouvait à un moment donné dans le plus grand embarras, entre une passion qu'il n'osait avouer et un mariage auquel il ne pouvait se résoudre. C'est ce que nous montre le passage suivant cité par Maxime Planude (p. 100), le seul que nous ayons conservé d'une scène capitale :

ἐμβεβρόντησαι; γελῶν, ὅς κόρης ἐλευθέρας
εἰς ἔρωθ' ἦκων σιωπᾶς καὶ μάτην ποιουμένων¹
περιρᾶς γάμους σεαυτῷ.

¹ Un des mss. a ποθομένης dont Meineke a fait la leçon ποθομένων, laquelle ne me paraît pas conciliable avec le contexte.

« Es-tu fou? Tu tombes amoureux d'une fille de
« condition libre, et tu ne dis rien, et tu laisses
« faire inutilement un mariage à ton intention! »

C'était un ami ou un parent qui gourmandait ainsi le fiancé, en le voyant sur le point de faire défaut. Mais nous n'avons pas là le trait de lumière suffisant. L'énigme paraît insoluble. Un texte d'Elieen pourrait cependant nous aider à en deviner le mot. L'auteur des *Lettres Rustiques*, ainsi que d'autres écrivains épistolaires, emprunte beaucoup aux poètes de la comédie nouvelle. Comme nous l'avons vu plus haut, la seconde Lettre Rustique contient la transcription presque littérale d'un passage du Γεωργός. C'est dans la 19^e que je crois retrouver le dénouement de la même pièce. Je donne ici ce texte tout entier.

Μορμίας Χρέμητι.

Ἐγὼ μὲν ἔθυσον γάμους ὁ χρυσοῦς μάτην καὶ περιήειν
ἐστεφανωμένος οὐδὲν δέον καὶ τοὺς τε ἔνδον καὶ τοὺς ἔξω
θεοῦς ἐκολάκευον, ὁ δὲ παῖς κατήγαγε μὲν τὸ ζεῦγος ἐκ
τῶν ἀγρῶν ὡς τὴν νύμφην ἐξ ἄσπερος εἰς τὸ πατρῶον χωρίον
ἐπανάξων, αὐλητρίδα δὲ λυσάμενος, ἧς ἔτυχεν ἐρῶν, νύμφης
στόλον αὐτῇ περιβαλὼν ἐπανήγαγέ μοι φάτταν ἀντὶ περισ-
τερᾶς, φασίν, ἑταίραν ἀντὶ νύμφης. καὶ τὰ μὲν πρῶτα
αἰδουμένη κορικῶς εὖ μάλα καὶ κατὰ τὸν τῶν γαμουμένων
νόμον ὑπέκρυπτε τὴν τέχνην, μόλις δὲ ἀπερράγη ἧ τε σοφία
αὐτῶν καὶ αἱ κατ' ἐμοῦ μηχαναί. οὐ μὴν ἐς τὸ παντελές
μου καταφρονήσουσιν ὥσπεροῦν πλινθίνον, ἐπεὶ τοι τὸν

καλὸν νυμφίον εἰς κόρακας ἀποκηρύξω. εἰ μὴ τῆς ὑπερ-
βυλλούσης τρυφῆς παυσάμενος σὺν ἐμοὶ ταφρεὺν καὶ
βωλοκοπῇ. τὴν δὲ νύμφην ἀποδώσομαι κακείνην ἐπ' ἐξαγωγῇ,
εἰ μὴ τι καὶ αὐτὴ τῶν ἔργων τῇ Φρυγίᾳ τε καὶ τῇ Θράττῃ
συνεπιλαμβάνῃ.

Mormias à Chrémès.

« Dans ma naïveté, j'offrais en pure perte le
« sacrifice nuptial; la tête couronnée de fleurs,
« j'allais et je venais pour rien, adorant les dieux
« du dedans et les dieux du dehors. Cependant,
« mon fils, qui était allé chercher l'attelage aux
« champs, pour conduire de la ville à la propriété
« de son père l'épouse en personne, amena chez
« moi, affublée de la robe de noces, une joueuse
« de flûte dont il était tombé amoureux et qu'il
« avait rachetée à son maître. Une colombe de la
« mauvaise espèce, une courtisane en plumage
« de mariée. Grâce aux airs de pudeur virginale
« qu'elle sut très bien prendre, en imitant les
« façons des épousées, elle réussit d'abord à me
« cacher sa profession. »

« Mais, à la fin, leur sagesse ne put tenir, non
« plus que le piège qu'ils m'avaient dressé. Il fau-
« dra bien qu'ils comptent un peu avec moi; je
« leur montrerai que je ne suis pas une cruche.
« J'enverrai ce beau marié à la male heure, à
« moins qu'il ne laisse là tout son grand train pour
« creuser des rigoles et briser des mottes avec

« moi. Quant à l'épouse, je la vendrai et l'expédierai hors du pays, si elle ne veut pas aider dans leurs ouvrages la Phrygienne et la Thrace. »

Je ne pense pas qu'il y ait à serrer de trop près le contenu de cette lettre. Les prosateurs de l'époque romaine, qui puisaient à pleines mains dans le répertoire de la comédie nouvelle, Dion Chrysostôme, Lucien, Alciphron, Aristénète, d'autres encore, avaient toute liberté pour donner telle forme qu'il leur plaisait à leurs imitations et à leurs emprunts. Rien ne les empêchait de prendre ceci en élaguant cela, de fondre ensemble des éléments de provenance diverse, d'y mêler leurs idées propres, d'adoucir le ton du texte original ou de l'accentuer au contraire. On ne voit pas pourquoi leurs convenances littéraires ne les auraient pas conduits à l'emploi de procédés d'adaptation analogues à ceux dont les poètes comiques latins usaient si largement, quand ils voulaient accommoder leurs modèles grecs au goût du public romain. C'est ce qu'on a un peu oublié, en considérant ces imitations en prose comme de simples métaphrases, qu'il suffisait de faire rentrer dans les moules de la versification dramatique pour restituer autant de textes de comédies ¹.

¹ J'ai surtout en vue ici les remarquables essais de M. Kock. Un exemple que je prendrai, non pas dans ses articles du *Rheinisches Museum* ou de l'*Hermès*, mais dans les notes critiques de ses *Fragmenta Comicarum Atticorum*, montrera

Dans le cas particulier, il y avait, non pas ressemblance exacte, mais simplement analogie entre les deux auteurs. En rapprochant de la lettre d'Elie l'épisode du complot chez Ménandre et, d'une manière générale, tout ce que nos fragments anciens ou nouveaux nous font entrevoir de l'intrigue du Γεωργός, il devient très probable qu'Elie avait emprunté à notre poète l'idée de cette substitution, si joliment racontée par Mormias, mais qu'il avait très librement modifié les détails du récit.

Représentons-nous un peu comment les choses pouvaient se passer dans la comédie.

Profitant de l'obscurité et de la solitude (σχότος εἰς τὸ τοιοῦτον εὐκτιὸν ἢτ' ἐρημία, p. 4, v. 14), le fiancé a fait monter à la place de Philinna, sur le char nuptial (τὸ ζευγος), la jeune fille qu'il aime, et la conduit à la maison paternelle, c'est-à-dire chez Chrésippe, où la noce est attendue. Le vieux

les hasards de sa méthode si ingénieuse. Le fragment du Γεωργός :

βουβῶν ἐπήρθη τῷ γέροντι θέρμα τε
ἐπέλαβεν αὐτόν.

est presque intégralement transcrit, nous l'avons dit et répété, dans une phrase de la 2^{me} Lettre Rustique. M. Kock s'en autorise pour tirer de la phrase précédente φέλλει ἐπέκοψε τὸ σκέλος πάνυ ἰσχυρῶς le vers suivant :

φέλλει 'πέκοψε τὸ σκέλος ἰσχυρῶς πάνυ.

La conjecture paraissait singulièrement probable. Mais que l'on se reporte dans nos fragments au vers 4 de la page 2, et l'on verra combien le texte de Ménandre s'écarte de cette restitution.

paysan, retenu loin de la ville par ses chères occupations et par sa maladie, peu curieux d'ailleurs de tout ce qui n'est pas sa vigne et sa bêche, s'est reposé sur sa femme du soin de négocier et de préparer le mariage de leur fils. Il n'a jamais vu ni Philinna, ni l'autre jeune fille; il ne se doute nullement du tour qu'on lui joue et dont sa femme est complice. Comment en venait-il à tout découvrir et comment l'affaire finissait-elle par s'arranger à la satisfaction de toutes les parties, c'est ce qu'on voudrait bien savoir. La colère de Chrésippe, s'il se montrait aussi sensible que Mormias, provenait en tout cas du peu de fortune de l'intruse et non de son état social et moral. Ménandre n'en avait pas fait une ἀλλήτρια, comme l'idée en vint à Elien pour rendre la situation plus piquante. C'était une fille de condition libre. Le fils de Gorgias s'en était épris, avait abusé de sa pauvreté et puis, sur le conseil de son confident, il avait profité, pour la posséder définitivement, du mariage arrangé entre les deux familles.

Notre hypothèse admise, la citation de Maxime Planude s'éclaire parfaitement. Le nom de Mormias que porte chez Elien l'auteur supposé de la 19^{me} Lettre Rustique est sans doute un décalque du nom de Gorgias. Il n'y a rien de plus, toutefois, à inférer de cette paronymie, si ce n'est peut-être que, dans la comédie de Ménandre, le récit dont Elien a suivi les principales données était fait, non

pas directement par Chrésippe, mais par Gorgias, d'après un témoin.

Je laisse à d'autres que moi la tâche agréable d'apprécier la valeur littéraire des fragments que j'ai eu l'heureuse chance de rapporter d'Egypte, la vie qui anime ces scènes dans leur rapide succession, le talent admirable avec lequel, digne émule d'Aristophane et de Lysias, Ménandre sait nuancer les moindres paroles de ses personnages suivant leur sexe, leur âge, leur condition et leur caractère, la souple élégance de son style, la virtuosité de sa versification. Pour quelques-uns de ces mérites singuliers, c'est la première fois que nous sommes vraiment en mesure de confirmer les éloges unanimes des anciens; pour les autres, dont les fragments déjà connus nous avaient permis de juger par nous-mêmes, nous les voyons maintenant se déployer avec bien plus d'ampleur.

Puisse cette première découverte avoir rompu le charme étrange qui semblait empêcher la terre d'Egypte de nous rendre le théâtre du grand poète grec!

Genève, le 1^{er} juillet 1897.

JULES NICOLE

Comme récapitulation de cette étude sur les fragments anciens et nouveaux du Γεωργός, j'en

reproduirai ici le texte, en rétablissant l'ordre suivant lequel ils se succédaient dans la pièce.

Pas plus que le lecteur, je ne me dissimule le caractère très conjectural de cette reconstruction. J'en dis autant de beaucoup des leçons que je propose pour les vers ou parties de vers incomplètement lisibles dans nos papyrus : les notes critiques, offriront d'ailleurs tout moyen de distinguer ces éléments hypothétiques.

Pour les fragments déjà connus, je me réfère constamment au texte de l'édition Kock (F. C. A. III, p. 25-31 et 460), ne m'écartant de cette règle que dans un seul cas, qui sera noté.

La numérotation des scènes ne correspond nullement, cela va sans dire, à leur nombre et à leur suite dans le manuscrit complet. Elle ne fait que servir au classement des termes fort égrenés de la trop courte série qui nous en est restée.

En dressant la liste des personnages, j'ai omis ceux dont la participation directe à l'intrigue du *Γεωργός* est simplement probable.

MENANDROY

ΓΕΩΡΓΟΣ

ΤΑ ΤΟΥ ΔΡΑΜΑΤΟΣ ΠΡΟΣΩΠΑ

ΧΡΗΣΙΠΠΟΣ

ΓΟΡΓΙΑΣ

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

ΚΛΕΑΙΝΕΤΟΣ

ΥΙΟΣ ΓΟΡΓΙΟΥ

ΦΙΛΙΝΝΑ

ΕΤΑΙΡΟΣ ΚΛΕΑΙΝΕΤΟΥ

ΜΥΡΡΙΝΗ

ΔΑΟΣ } *Δεράποντες Γοργίου*
ΣΥΡΟΣ }

ΝΕΑΝΙΑΣ Α

ΝΕΑΝΙΑΣ Β

SCENA I

ΚΛΕΑΙΝΕΤΟΣ, ΕΤΑΙΡΟΣ

.....

ΕΤΑΙΡΟΣ

ἐμβεβρόντησαι; γελοῖον, ὅς κόρης ἐλευθέρας
εἰς ἔρωθ' ἥκων σιωπᾶς καὶ μάτην ποιουμένους
περιορᾶς γάμους σεαυτῷ.

.....

SCENA II

ΜΥΡΡΙΝΗ, ΝΕΑΝΙΑΣ Α, ΝΕΑΝΙΑΣ Β

.....

ΝΕΑΝΙΑΣ Α

εἴται τάχα

5 πρὸς τὴν θύραν ἐλθοῦσσι καὶ καλέσασσι.

V. 1-3. Maximus Planudes Walz Rhet. V. 525.

V. 2. ποιουμένους] Jean de Sicile a écrit ποθουμένης, dont Meineke a tiré ποθουμένους, leçon adoptée par Kock.

4. εἴται τάχα] conjecture cf. Arist. Plut, v. 646.

¹ 5-24. Papyrus, Fol. II, p. 3 (recto).

² 5. Papyrus : ..οστηθύρανελθουσαςκαικαλεις....

SCENA III

NEANIAS A, NEANIAS B

NEANIAS A

νῦν
τὸν ἀλαζόν' ἐξω τοῦτον εἰπεῖν ὅσα φρονῶ·
Φίλινά γε τούτῃ· χαιρέτω.

NEANIAS B

τί χαιρέτω ;
οἰμωζέτω μὲν οὔν· τὸν οὕτω σοῖν γαμεῖν.

NEANIAS A

ὁ μιαρὸς οὗτος· ἡθικηκῶς τὴν κόρην.

NEANIAS B

10 χόλους τοσούτους κατατίθου· προσέρχεται
αὐτῶν ὁ Θεράπων ἐξ ἀγροῦ Δᾶος· βραχὺ
δευρὶ μεταστῶμεν.

NEANIAS A

τί δ' ἡμῖν εἰπέ μοι
τουτου μέλει;

6. τὸν ἀλαζόν' ἐξω].... ζων' ἐξω Pap.

7. Φίλινά γε τούτῃ]..... γιφίλινα Pap. — χαιρέτω] χαιριτω : Pap.

8. οἰμωζέτω].... ζετω Pap.

9. ὁ μιαρὸς]... αρος Pap.

10. χόλους τοσούτους]..... τοσουτους Pap. — κατατίθου] κατατ.... Pap.

11. αὐτῶν ὁ Θεράπων].... οΘεραπων Pap.

12. δευρὶ μεταστῶμεν]..... μιταστῶμεν : Pap.

NEANIAS B

καλόν γ' ἂν εἴη νῆ Δία.

SCENA IV

ΔΔΟΣ, ΣΥΡΟΣ

ΔΔΟΣ

- 15 ἀγρόν γεωργεῖν εὐσεβέστερον οὐδένα
οἶμαι· φέρει γάρ πᾶν ὃ τι τοῖς θεοῖς καλόν
ἀεὶ κατ' ὥραν, μυρρίνην κιττόν δάφνην
ἄνθη τοσαῦτα· τᾶλλα δ' ἂν τις καταβάλη,
ἀπέδωκεν ὀρθῶς καὶ δικαίως, οὐ πλέον,
20 ἀλλ' αὐτὸ τὸ υἑτόρον. ὁ Σύρος, εἰσένεγχε' ὅμως
πάνθ' ὅποσα φέρομεν· ταῦτα πάντ' εἰς τοὺς γάμους.

SCENA V

ΓΟΡΓΙΑΣ, ΜΥΡΡΙΝΗ

ΓΟΡΓΙΑΣ

ὦ χαῖρε πολλά, Μυρρίνη,

13. τούτου μέλει;].... μέλει : Pap. où la place du 1^{er} pied est laissée en blanc.

14-19. J'ai restitué ces vers d'après Stobée, Flor. LXVII, 5; le scoliaste d'Aristide (541, 31 Dind.) et Alciphron (III, 17).

14. ἀγρονγεωργεινευσε..... να Pap.

15-16. οιμαιοφρειγαρμυρρ.... καλον Pap., avec un φ au-dessus du λ.

17. ανθητοσανταλλαδ..... η. Pap.

18. ἀπέδωκεν] απεδοκεν. Pap. — οὐ πλέον] ου.... υ. Pap.

19. εἰσένεγχε'] ειςνεγχε Pap.

20. πάνθ' ὅποσα] παντασσα Pap.

ΜΥΡΡΙΝΗ

πάνυ καὶ σύ γε,
οὔνεκ' ἐθεώρουν γεννικά τε καὶ κόσμια.

ΓΟΡΓΙΑΣ

γύναι, τί πράττεις;

ΜΥΡΡΙΝΗ

βούλομαι σ' ἀγαθῶν λόγων
μᾶλλον δὲ πράξεων ἐσομένων, ἐάν οἱ Θεοὶ

-
.....
25 εὐκαταφρόνητόν ἐστι, Γοργία, πένης
κἂν πάνυ λέγῃ δίκαια· τούτου γὰρ λέγειν
ἐνεκα μόνου νομίζεθ' οὗτος, τοῦ λαβεῖν,
καὶ συκοφάντης εὐθὺς ὁ τὸ τριβώνιον
ἔχων καλεῖται, κἂν ἀδικούμενος τύχη.

ΓΟΡΓΙΑΣ

-
30 ὁ δ' ἡδίκηκώς ὅστις ἔσθ' οὗτός ποτε
τὴν ὑμετέραν πενίαν, κάκοδαίμων ἔσθ', ὅτι
τοῦτ' ἡδίκηκεν, οὐ τυχὸν μεταλήψεται.

21. πάνυ] νη corrigé en νυ Pap. — σύ γε] συγ. Pap.

22. οὔνεκ'] ο.νεκ Pap. — γεννικά τε] γεννικα Pap.

23. ἀγαθῶν] ἀγαθοῖς qui paraît avoir été corrigé en ἀγαθῶν Pap.

25-29. Stobée Floril. 95, 5.

30-35. Stobée Floril. 105, 28.

εἰ καὶ σφόδρ' εὐπορεῖ γάρ, ἀβεβαίως τρυφᾷ·
τὸ τῆς τύχης γάρ ῥεῦμα μεταπίπτει ταχὺ.

SCENA VI

ΥΙΟΣ ΓΟΡΓΙΟΥ, ΓΟΡΓΙΑΣ

ΥΙΟΣ ΓΟΡΓΙΟΥ

- 35 προσιῶν πράττων
..... ὑποφοβούμενος
ἦν δ' οὐ πονηρὸς οὐδ' ἐδόκουν.
ἀλλ' εἴθ' ὁ μειρακίσκος ἐν ἀγρῷ διετέλει
μὴ εἰδῶς τὸ συμβεβηκὸς ὃ μ' ἀπολώλεκεν
40 ἀπόδημον εἰς Κόρινθον ἐπὶ πράξιν τινα.

ΓΟΡΓΙΑΣ (ἐνδοθεν).

ὑπὸ νύκτα γιγνομένην τελοῦμεν τοὺς γάμους.
λαβέ στεφάνους σύ γ'.

35-60. Papyrus, Fol. I, page (recto).

37. δ. δοκουν Pap. Le reste d'après Bekker Anecd. 1380. Cram. Anecd. Ox III 363, 24 (p. 99).

38. ἀλλ' εἴθ' [...] 2 Pap.

39. μὴ εἰδῶς τὸ συμβεβηκὸς] υμβεβηκος Pap. — ὃ μ ἀπολώλεκεν] ωμ'απολοληκε Pap.

40. ἀπόδημον].... μον Pap.

41.πονυκταγινομενηντουσγαμους Pap.

ΥΙΟΣ ΓΟΡΓΙΟΥ

αἰσθάνομαι νῆ τοὺς θεοὺς

- τὸν πατέρα θύοντ' ἔνδον· ἐκδίδωσι δὲ
τὴν παιδ' ὁ πατήρ· ὁμοπατρία γάρ ἐστί μοι
45 ἔνδον ὑπὸ τῆς νυνὶ γυναικὸς τρεφομένη,
μητρὸς δ' ἀδελφῆς. ἵνα δὲ δυσφεύκτῃ κακῶ
μὴ ἄλῶ, τιν' εὖρηχ' ὁδὸν ἀπλῆν· οὕτως ἔχω·
ἄπειμι περὶ ἑρας οὐδὲν φράσας.
εἴμ' ἀπολιπὼν δὲ τὸν γάμον τὴν φιλτάτην
50 Φίλινναν ἀδικήσαιμ' ἂν· οὐ γὰρ εὐσεβές.
κόπτειν δὲ μέλλων τὴν θύραν ὀκνῶ πάλαι·
οὐκ οἶδα γὰρ τὸν ἀδελφόν; εἰ νῦν ἐξ ἀγροῦ
ἐνθάδ' ἐπιδημεί, πάντα προνοεῖσθαι μ' ἔδει.
ἀλλ' ἐκποδῶν ἄπειμι καὶ βουλεύσομαι
55 τοῦτ' αὖθ', ὅπως δεῖ διαφυγεῖν με τὸν γάμον.

42.βανωμοιτουςθεουσιστεφανους Pap.
43. τὸν πατέρα θύοντ']..... ραθυοντα Pap.
44. τὴν παῖδ' ὁ πατήρ]..... πατηρ Pap.
45. ἔνδον ὑπὸ τῆς νυνὶ]..... νυνὶ Pap. — τρεφομένη] τρεφο-
μηνσ Pap.
46. μητρὸς δ' ἀδελφῆς, ἵνα]..... δελφη.. να Pap.
47. μὴ ἄλῶ, τιν' ὁδὸν εὖρηχ' ἀπλῆν]..... απλην Pap.
48. ἄπειμι περὶ..... ἑρας]..... ερας Pap.
49. εἴμ' ἀπολιπὼν]..... λ.πων Pap.
50. Φίλινναν]αν Pap. — εὐσεβές] ευσεβοσ. Pap.
51. κόπτειν] ..πτειν Pap.
52. οὐκ οἶδα] ..κοιδα Pap.
53. ἐνθάδ'] .νθαδ' Pap.
54. ἀλλ'] .λλ' Pap.

SCENA VII

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ, ΦΙΛΙΝΝΑ

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

ἀλλ' ὡς πρὸς εὖνουν, ὦ Φίλινα, τοὺς λόγους
 ποιουμένη σε πάντα τάμαυτῆς λέγω
 ἐν οἷς τ' ἐγὼ νῦν εἰμι, καὶ νῆ τῷ θεῷ
 ὡς σοῦ γ' ἀκούουσ', ὦ τέκνον, μικροῦ δέω
 60ἔσχατον.

.....
 Δᾶος πάρεστι· τί ποτ' ἀπαγγελῶν ἄρα;

SCENA VIII

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ, ΦΙΛΙΝΝΑ, ΔΑΟΣ

.....
 ΔΑΟΣ

.....καὶ φθάσαι γράδιον.....

56. ἀλλ'] .λλ Pap.
 57. ποιουμένη] .ουμένη Pap.
 58. ἐν οἷς τ'].. οισδ' Pap.
 59. ὡς σοῦ γ']... υγ' Pap.
 60. ἔσχατον] σχατον Pap.
 61. Anonym. Aristot. Bekk. 93, 25. Cf. Schol. Hermog. Walz Rhet. VII 4, *alios*.
 62-88. Papyrus. Fol. 1. Page 2 (verso).
 62. γράδιον] γρα... Pap., où l'on voit des traces de lettres sur une grande partie de la ligne.

- 65 ὁ Κλεινέτος γάρ οὗ· τὸ μεράκιον λίαν
περιέχεται. πρώην ποτ' ἐν ταῖς ἀμπέλοις
σκάπτων διέκοψε τὸ σκέλος Χρήσιππος

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

ω

τάλαιν' ἐγώ.

ΔΑΟΣ

Θάρρει, τὸ πέρας δ' ἄκουέ μου·
ἀπὸ τοῦ γὰρ ἔλκους, ὡς τριταῖον ἐγένετο,
βουβοῖν ἐπήροθι τῷ γέροντι θέρμα τε
ἐπέλαβεν αὐτὸν καὶ κακῶς ἔσχεν πάνυ.

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

- 70 ἀλλ' ἐκκορηθεῖς σύ γ', οἷα τὰγαθὰ
ἦκεις ἀπαγγέλλων.

ΔΑΟΣ

σιώπα, γράδιον.
ἐνταῦθα χρεῖας γενομένης αὐτῷ τινος
καθαίμονος, οἱ μὲν οἰκέται καὶ βάρβαροι·
« ἐκύλισ' ἐκεῖνος· ἔστιν οἰμάζειν μόνον. »

63. Κλεινέτος] κλεινετος Pap. — μεράκιον λίαν] μερακιον..... Pap.

64. περιέχεται].. ριεχεται Pap. — ἀμπέλοις] αμ... Pap.

65. σκάπτων] σκ.πτων Pap. — Χρήσιππος] χρησ..πος Pap.

66. ἐγώ] εγω : Pap.

70. ἐκκορηθεῖς] εκκορη.ειησ Pap.

71. ἀπαγγέλλων] απαγγελων : Pap. — γράδιον] γρατδιον Pap.

73. καθαίμονος] κ..μ.νος Pap — βάρβαροι] βαρβ..οι Pap.

74. ἐκύλισ'] εκ..ισ Pap. — μόνον] μ..ον Pap.

- 75 κάλιπον ἅπαντες· ὁ δὲ σὸς υἱὸς Ἐχεμένης,
νομίσας ἑαυτοῦ πατέρ' ἀνορθῶσαι, παρῶν
ἤλειφεν ἐξέτριβεν ἀπένιζεν φαγεῖν
προσέφερε παρεμύθευ', ὁ πᾶν φαύλως ἔχει,
σκάζοντ' ἀνέστησ' αὐτὸν ἐπιμελούμενος

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

καλὸν τέκνον νῆ τὸν Δί·

ΔΑΟΣ

εὖ.....

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

- 80δῆτά γ' οὗτος εἰ
εἶχεν λαβῶν παρ' αὐτὸν ἔνδον καὶ σχολὴν
ἤγέ ποτ' ἀπαλλαγείς δικέλλης καὶ κακῶν·
οὐ γάρ τις ἐστὶ σκληρὸς ὁ γέρονι τῷ βίῃ;

ΔΑΟΣ

- 85 γυναικί γ'.

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

οὐ τὰ πράγματ' ἀνακρούει;

75. κάλιπον] κ....ον. Pap. — Ἐχεμένης] εχειμ.... Pap.

76. νομίσας] ν.μισας. Pap — πατέρ' ἀνορθῶσαι, παρῶν]
πατερανο...σ..... Pap.

77. ἀπένιζεν] απεν.ζει Pap.

79. σκάζοντ'] αζ.ντ' Pap. — ἐπιμελούμενος] επιμελουμενον. Pap.

80-81. ...λ.ντεκ.. νητονδ' ευδηταγ' ουτωσει Pap.

82. εἶχεν λαβῶν]..... αβ.ν Pap.

83. ἤγέ ποτ' ἀπαλλαγείς]..... απαλλαγεισ Pap.

84. οὐ γάρ τις]..... τις Pap.

85. γυναικί γ'].. νεκι Pap. — ἀνακρούει] ανακρουει: Pap.

ΔΑΟΣ

οὐκ.

τινά

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

οὐχὶ παντάπασιν ἀγνωῶν;

ΔΑΟΣ

ἴσως

διὰ τοῦτ' ἐγήμεν.

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

οὐδὲ τοῦ νεανίου

μέλει ποτ' οὐδὲ τῆς ἀδελφῆς τῷ πατρὶ.

ΔΑΟΣ

90

..... νισμα..η...ος
.....ἐμβαλόντος σοῦ γ' ὅσαι
...πάθῃμ' ἔπαθεν τι κοινόν καὶ χάριν
τῆς ἐπιμελείας δώσεται ἐκ παντὸς λόγου.
δέον αὐτὸν ἀποδοῦναι μόνῃ, πῆι καί, γέρον,
τί ἂν ἔσχε; τὴν γὰρ παῖδ' ὑπέσχηται γαμεῖν.

86. οὐκ. οὐχί]... ουχι Pap.

87. μενουδετουνεα.... Pap.

88. ησαδελφης..... Pap.

89-107. Papyrus. Fol. II, page 4 (verso).

90. ἐμβαλόντος] ἐμβαλλοντός Pap. — σοῦ γ' ὅσαι] σου. οσαι Pap.

91. πάθῃμ']...μ' Pap.

92. τῆς] .ης Pap. — δώσεται] δώσετ' Pap.

93. δέον]...ν Pap. — πῆι] παι Pap. — γέρον] γερον Pap.

94. τί ἂν]...α. Pap. — ὑπέσχηται] υπεσ...αι Pap.

- 95 κεφάλαιόν ἐστι τοῦτο τοῦ παντός λόγου·
ἐπάνεισιν ἤδη δεῦρ', ἅπεισιν εἰς ἀγρόν
ζεῦγος λαβών, παύσεσθε..... χόμενοι.

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

σῆς νουθετήσεως

ΦΙΛΙΝΝΑ

ἀπ. . ποίας παιδός;

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

... μέλλει... ἴσως

- 100 ἔξειν ὁ πατήρ· ἡμῖν ἔπεται τὸ δυστυχεῖν
ἀτενές.

ΔΑΟΣ

τίς ἔξει τοὺς ἐρῶντας; ἔστι δὲ
σκότος εἰς τὸ τοιοῦτ' εὐκτόν ἢτ' ἐρημία.
εὐαγγελίσασθαι ταῦτ' ἔγωγ' ἐβουλόμην·
ἔρρωσθε.....

95. κεφάλαιόν] .εφαλαιον Pap.
96. ἐπάνεισιν]εισιν Pap.
97. ζεῦγος] ...γ.σ Pap. Cf. Ælian. Ep. Rust, 19, in. — παύ-
σεσθε] .αυσ.σθ Pap.
98. νουθετήσεως] νουθετησ... Pap.
99. ποίας παιδός;] ...ιασπαιδ. — μέλλει...ἴσως] ισως Pap.
100. ἔξειν ὁ πατήρ] ξεινοπα... Pap. — ἡμῖν ἔπεται] ημι.....
Pap.
101. ἀτενές] ...νεσ Pap. — ἔστι δὲ] εσ.ιθι Pap.
102. σκότος]σ Pap. — ἐρημία] ε...μια Pap.
103. εὐαγγελίσασθαι ταῦτ'] ...γγελισασθαιτα.. Pap. — ἐβου-
λόμην] εβ.υλομην Pap.
104. Manque tout entier dans le papyrus.

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

105 ἔρρωσο καὶ σὺ γε πολλὰ.

SCENA IX

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ, ΦΙΛΙΝΝΑ

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

τί πέπονθας. τέκν' ν;

τί περιπατεῖς στροβούσα σὰς χεῖρας; τί γάρ,
Φίλινν' ;

ΦΙΛΙΝΝΑ

ἀποροῦμαι νῦν τί ποιῆσαι με δεῖ.

οἴμοι' τίνος ἡ παῖς ἐστὶ;

ΓΥΝΗ ΧΡΗΣΙΠΠΟΥ

τούτῃ κοῦδενί

.....

SCENA X

ΧΡΗΣΙΠΠΟΣ, ΓΟΡΓΙΑΣ, ΑΔΕΛΟΙ

ΧΡΗΣΙΠΠΟΣ

.....

εἰμὶ μὲν ἄγροικος, καὶ τὸς σὺν ἄλλῳ ἐρῶ,

105. ἔρρωσο] ...ωσω Pap. — καὶ σὺ γε πολλὰ] πολλακαιοσυγε
Pap. — πέπονθας] πεπο.θας Pap.

106. τί περιπατεῖς στροβούσα] ριπατεισ.τροβουσα Pap.

107. Φίλινν'] .λινν'. Pap — ποιῆσαι] ποιησ.. Pap.

108. οἴμοι] Pap.

109-112. Orion. Anthol. 1. 19 (p. 97).

110 καὶ τῶν κατ' ἄστυ πραγμάτων οὐ παντελῶς
ἔμπειρος, ὁ δὲ χρόνος τί μ' εἰδέναι ποιεῖ
πλέον.....

.....
οὗτος κράτιστός ἐστ' ἀνὴρ, ὦ Γοργίε,
ὅστις ἀδικεῖσθαι πλεῖστ' ἐπίστατ' ἐγκρατῶς,
115 τὸ δ' ὀξὺ θυμὸν τοῦτο καὶ λίαν πικρὸν
δείγμ' ἐστὶν εὐθὺς πᾶσι μικροψυχίας.

113-116. Orion. Anthol. (p. 95).



FEB 2 1908
OCT 2 1909

AUG 8 1912

JUN 22 1922

Gm 33.24.3

Le laboureur de Menandre.

Widener Library

004414595



3 2044 085 139 947